



FONDATION MARTIN BODMER  
BIBLIOTHÈQUE ET MUSÉE

*Audioguide du Voyageur*

**SCCT. Une Filiale du groupe Gallimard**

**Fondation Martin Bodmer  
Collection permanente**

**Septembre 2011**

## Track 0999

La Fondation Martin Bodmer a le plaisir de vous accueillir.

L'enregistrement que vous allez écouter a été réalisé en direct avec les voix de Madame Pascale Méla et du professeur Charles Méla, directeur de la Fondation et auteur des commentaires. La visite se déroule en deux temps, correspondant aux deux sous-sols du musée. Au niveau -1, l'exposition couvre les périodes antique, médiévale et renaissance, entre Orient et Occident. Au niveau -2, ce sont les siècles classiques, les sciences et les temps modernes.

Voici comment utiliser votre audio-guide :

Pour écouter un commentaire composez le numéro indiqué précédé du nombre de zéros nécessaires pour atteindre 4 chiffres, puis appuyez sur *play*. Par exemple, pour la piste numéro 1, composer 0001, appuyez sur *play* et le commentaire commence.

Après chaque commentaire, l'appareil se met automatiquement en pause et affiche la piste suivante.

Utilisez le clavier pour composer le numéro du commentaire que vous souhaitez écouter, puis appuyez sur *play*. Vous pouvez aussi utiliser les flèches vers l'avant et en arrière situées de chaque côté de l'écran pour atteindre le commentaire choisi.

La touche « *play/pause* » vous permet de faire une pause à tout moment.

Les touches « haut-parleur » vous permettent de régler le volume.

Pour réécouter ce mode d'emploi, composer le numéro 0999.

La Fondation Martin Bodmer et L'Audio-guide du Voyageur vous souhaitent maintenant une agréable visite.

\*\*\*

## 1. Bodmer et sa collection

Le musée qui vous accueille conserve précieusement les collections rassemblées par Martin Bodmer au cours du 20<sup>ème</sup> siècle. Ce zurichois, issu d'une famille fortunée de soyeux installés de longue date à Zurich, est né en 1899. Il est mort à Genève en 1971. Très tôt, à l'âge de 15 ans, il commença à collectionner des œuvres appartenant à la littérature universelle. Il fonda sa collection sur cinq piliers, Homère, la Bible, Dante, Shakespeare, ainsi que Goethe auquel il devait cette notion de *Weltliteratur*. En 1939, il entra au Comité International de la Croix-Rouge, à la demande de Max Huber, qui en était le président. Pendant la guerre, il dirigea le Département des Secours intellectuels et moraux aux prisonniers de guerre, il fit distribuer 1,5 million de livres dans les Oflag et contribua ainsi à changer le statut des prisonniers de guerre, en faisant reconnaître le droit d'avoir en prison une vie intellectuelle et de poursuivre des études. Martin Bodmer resta actif sa vie durant au sein du *CICR*. Il s'installa définitivement à Genève, acquit à Cognny un grand domaine, la campagne Gautier, où il fit construire deux pavillons et transféra sa bibliothèque. Le 6 octobre 1951 fut inaugurée la *Bibliotheca Bodmeriana*.



## 2. La création du Musée

Conscients de détenir un véritable patrimoine de l'humanité, nous avons décidé en 1998 d'ouvrir les collections à un plus large public. Le Conseil de la Fondation que présidait alors le professeur Charles Méla confia à *Sotheby's* la vente à New York d'un dessin de Michel-Ange, représentant *Le Christ et la samaritaine au puits de Jacob*. L'événement eut un grand retentissement. Tout le produit fut consacré à la construction d'un musée en hypogée situé entre les bâtiments existants, ainsi que des magasins nécessaires pour contenir et conserver la bibliothèque dans les meilleures conditions. Le grand architecte Mario Botta fut choisi. Le chantier commencé en 2000 fut achevé en novembre 2003. Ainsi naissait le nouveau musée de la Fondation Martin Bodmer, symbolisé par ses cinq puits de lumière alignés sur une esplanade de marbre et de granit qui donne sur la douceur du lac et sur les cimes sombres du Jura, avant de déboucher sur une cour surbaissée où se situe l'entrée.

## 3. Mario Botta

Tout le mérite de la conception et de l'esthétique du musée revient à Mario Botta. Il a choisi avec le plus grand soin tous les matériaux, mariant au béton le bois, le métal, le verre, dans une lumière recueillie. Ce fut aussi son idée de faire en sorte que les livres soient en suspension, saisis comme en vol, au lieu d'être platement alignés les uns à côté des autres. Cette mise en espace exigea l'invention d'un dispositif ingénieux pour préserver la condition des livres tout en mettant en valeur les pièces exposées. Ainsi, au cœur de ce nouveau sanctuaire en forme de crypte, dont l'intimité figure le lieu d'une naissance, les écrits de l'humanité, semblaient prêts, leurs ailes déployées, à sortir au jour. Puisse maintenant le visiteur méditer ce vers du grand poète chinois, Tu Fu, au VIII<sup>e</sup> siècle, « La grande culture traverse les siècles, seule la comprend l'intuition du cœur » !

## 4. Les fossiles à l'entrée

À l'entrée sont exposés sur les parois en *stucco lucido*, des fossiles vieux de 170 millions d'années, de cette époque où la vie émergea de l'eau pour laisser sa trace sur la terre. Ils proviennent de la région d'Holzmaden, une petite commune près de Stuttgart, autrefois une baie marine dont les eaux stagnantes créaient des conditions favorables à la fossilisation des matières organiques. Ce gisement, tel un gigantesque cimetière marin contient des ichtyosaures et des crinoïdes, échinodermes, oursins et lys de mer.

Dans l'esprit de Martin Bodmer, qui élargissait sa collection aux dimensions du cosmos, c'était une empreinte, la première, à valeur de modèle, telle une écriture de la Création. L'âge de ces fossiles, datant de l'ère secondaire, contraste avec les quelques 5000 ans de civilisation de l'écriture avec laquelle se confond l'histoire humaine.

Le projet humaniste de Martin Bodmer fut de réunir les témoignages écrits originaux, sur toutes sortes de supports, qui jalonnent de siècle en siècle, d'un continent à l'autre, le parcours de l'esprit humain, et qui constituent son histoire intellectuelle et spirituelle.

Bienvenue dans ce temple des Écrits de l'humanité, qui n'est pas seulement un Musée du livre !



## 5. Le linteau de Kaâper

Dans la salle d'accueil s'offre d'abord aux regards un bas-relief en calcaire qui décorait une tombe. C'est un très beau linteau égyptien, remontant à 25 siècles avant J.-C. et pourvu d'inscriptions hiéroglyphiques qui se lisent de droite à gauche sur une longueur de trois mètres. C'est un exemple d'une qualité parfaite de la beauté de cette première écriture que furent les hiéroglyphes égyptiens, pour cette raison mise en évidence dès l'entrée du musée.

Mais le contenu importe tout autant : à l'occasion des offrandes que le roi ainsi que le dieu Anubis destinent au défunt, un haut fonctionnaire, du nom de *Kaâper*, indiqué en bout de ligne, avec ses titres, sont énumérées les différentes fêtes religieuses de l'année qui en sont l'occasion. « Kaâper » est celui qui est bien pourvu en *ka*, c'est-à-dire en force vitale nécessaire à sa survie posthume. L'emplacement de sa sépulture a été récemment retrouvé près de Saqqarah.

Aux cinq piliers sur lesquels il avait bâti sa collection, Martin Bodmer a ajouté quatre domaines propres aux civilisations : les lettres et les arts, les sciences et les savoirs, mais aussi les religions et les croyances, et encore l'histoire et les pouvoirs.

## 6. Le scribe

Sur le seuil, une statue-cube en calcaire représente un personnage assis les bras croisés sur les genoux, ramenés contre le torse. Le modelé et la finesse de son visage frappent par leur beauté. Il s'agit d'un personnage important, qui répond au nom de *Sobekhotep*. Sur le socle, au centre de la face avant, on distingue une croix ansée, le signe de vie, *ankh*, avec de part et d'autre une double inscription qui se poursuit sur le côté et rejoint à l'arrière le pilier dorsal :

La première formule se lit ainsi en partant du milieu vers la gauche : « Offrande que donne le roi à Osiris, seigneur d'éternité, pour qu'il accorde le doux souffle du vent du nord pour le *ka* (l'énergie vitale) du scribe royal et généralissime. *Sobekhotep*, dont la voix est d'un juste. »

Ce type de statuaire a connu une grande faveur sous le Nouvel Empire. On la date du XIII<sup>e</sup> siècle avant notre ère, dans la période de la XVIII<sup>e</sup> dynastie ou peut-être de la XIX<sup>e</sup>, à l'époque de Ramsès II.

Le scribe prend valeur de symbole pour une collection centrée sur l'écriture. C'est par l'écriture que sont transmises les réalisations et les valeurs de l'esprit humain. Sous de tels auspices, nous pouvons maintenant pénétrer dans le cœur du musée.

## 7. La Sibylle

À l'intérieur du Musée, une très belle statue en bois polychrome, venant d'Allemagne et datant du XVI<sup>e</sup> siècle, représente une Sibylle christianisée, l'une de ces dix vierges de l'Antiquité païenne qui, selon les Pères de l'Église, ont mystérieusement annoncé la venue du Sauveur à la Grèce, à l'Italie, à l'Asie Mineure, tout comme les Prophètes annonçaient le Messie aux Juifs. La Sibylle est la voix du vieux monde, le livre dans sa main symbolise la prophétie. Le motif est attesté dès les VI<sup>e</sup> et VII<sup>e</sup> siècles. L'art du XV<sup>e</sup> siècle leur fit une large part, quand on redécouvrit l'Antiquité.

À l'entrée du musée, le scribe égyptien symbolise l'écriture. Qu'il nous soit maintenant permis de faire de la figure de la vierge inspirée, toute à sa méditation, le symbole de la lecture intérieure.



## 8. Origines de l'écriture. Sumer.

La première section dans ce cheminement de l'humanité depuis l'âge de l'écriture est consacrée aux origines. « L'histoire commence à Sumer », a-t-on dit, en Mésopotamie, 32 siècles avant notre ère, dans la région de Bassora, comme on l'appelle aujourd'hui.

Uruk était la ville d'un roi mythique, *Gilgamesh*. Un sceau cylindrique de pierre noire entaillée, ici déroulée sur du plâtre, donne à voir la scène de la rencontre entre le héros et son double, *Enkidu*, l'homme sauvage que les dieux lui opposèrent. Ils se battent d'abord, avant de devenir des amis inséparables et d'accomplir tous les exploits, dont celui d'avoir vaincu le Taureau céleste. Survient alors la mort d'Enkidu sur décision des dieux. Gilgamesh, étreint par l'angoisse de la mort, part alors en quête de la vie éternelle. Il rencontre aux confins du monde *Utanapishtim*, modèle de Noé, le seul homme qui l'a acquise en survivant au Déluge et qui lui révèle le secret de la plante de l'immortalité. Gilgamesh va la chercher au fond de la mer. Mais au retour, sous le coup de la chaleur, il se baigne dans une source d'eau fraîche, laissant la plante sur le bord. Un serpent s'en empare, pour renaître de mue en mue. Gilgamesh accepte alors sa condition mortelle, rentre dans son royaume et règne de façon exemplaire. C'est par la mémoire que les hommes garderont de ses constructions et de ses aventures qu'il aura survécu à la mort.

Une édition originale de 1919 à Berlin raconte cette histoire, illustrée par les eaux-fortes de Richard Janthur, (ici le nocher et la plante au fond des mers). Janthur, né en 1883, mort en 1956, fit partie du groupe *die Brücke*, « le Pont », qui fut le ferment le plus actif de l'expressionnisme allemand.

## 9. Sumer-Akkad-Babylone

Les objets de cette vitrine illustrent différents domaines que la collection de Bodmer a voulu couvrir. Le sceau akkadien du XXII<sup>e</sup> siècle de *Gilgamesh* concerne la naissance de la littérature. La tablette d'argile qui donne la recette des parfums est un exemple du domaine des sciences et des techniques.

L'histoire, politique ou économique, est aussi présente. Témoin ce clou d'argile du XXII<sup>e</sup> siècle qu'on peut tenir comme le plus ancien traité de paix connu au monde et qui fut conclu entre les rois de Lagash et d'Uruk, des villes situées dans le Sud irakien au dessus de la jonction du Tigre et de l'Euphrate. De pareils cônes ou clous étaient destinés à être plantés dans l'argile des palais et des temples, pour y garder à jamais le nom et la mémoire de leur fondateur ou de l'événement.

Témoin encore cette petite tablette comportant des pictogrammes et datant des tout débuts de l'écriture, 30 siècles avant J.-C. Elle a servi au commerce de la ville d'Uruk, lorsqu'il fallait identifier d'une même marque le propriétaire des marchandises en circulation. La ville d'Uruk fut la plus ancienne agglomération à avoir atteint le stade urbain, avec ses 40'000 habitants sur 5'500 km carrés.

Cette pièce permet aussi d'aborder l'histoire de l'écriture. L'écriture sumérienne comme l'égyptienne avait commencé par des dessins représentant les choses qu'on voulait signifier. La nécessité pour les scribes de les tracer rapidement conduisit à les styliser sous forme de traits en forme de clous, ce qui donna l'écriture cunéiforme. Le signe qui avait eu un rôle idéographique au départ prit une valeur phonétique, notant la prononciation du mot et non plus la chose elle-même. Le même signe, celui du « pied », par exemple, répondait à



autant de syllabes qu'il y avait de choses connexes à signifier à partir de lui : ainsi « se tenir debout » qui se dit *gub*, ou « marcher », *du*, et encore « porter, transporter », *tum*.



## 10. La lionne et la chatte

Deux superbes statuettes en bronze accueillent le visiteur à l'entrée, une déesse à tête de lionne, datée de l'époque ptolémaïque, entre 400 et 200 avant notre ère, et une chatte de la Basse Époque, remontant à une période entre le VII<sup>e</sup> et le V<sup>e</sup> siècle. L'une et l'autre représentent les deux visages d'une même divinité féline, tour à tour féroce et destructrice, sous la forme de *Sekhmet* la lionne, puis apaisée et bienveillante, quand elle se métamorphose en *Bastet*, la chatte aimable, à l'image d'une civilisation issue du Nil et tributaire de ses colères comme de ses bienfaits. Dans le mythe, le dieu Rê, le soleil créateur, avait décidé de châtier les hommes en suscitant la lionne pour les exterminer, puis de les épargner en changeant la lionne en chatte.

## 11. Les Livres des morts

Le long des murs sont déroulés des papyrus contenant les *Livres des morts*, des textes funéraires en écriture hiéroglyphique, plus ancienne, ou en hiératique, une cursive plus récente. Issus des inscriptions des Pyramides, puis des sarcophages, ce sont des guides de l'Au-delà pour accompagner le voyage des morts et leur vie posthume. L'importance du culte des morts, ainsi que le rôle de la magie et la divinité du souverain, caractérisent la religion égyptienne.

L'exemplaire réalisé au début de l'époque ptolémaïque, au IV<sup>e</sup> siècle avant notre ère, pour un prêtre nommé Hor, fils d'Ousirour, résidant près de Louqsor, devait s'étendre sur près de 15 m. La collection Bodmer en détient 8 panneaux d'une longueur totale de 10 m, qui furent acquis en 1961. Les fragments conservés à Denver et à Cincinnati les complètent de deux autres mètres.

Au centre de la vitrine se trouve une admirable représentation de la pesée de l'âme, la *psychostasie*. Chaque être humain devait après son décès, comparaître devant un tribunal des morts, où trône Osiris. Le défunt, les bras levés, arrive sur la droite. Une balance va peser son cœur, son *ba*, l'esprit mobile qui anime le corps durant la vie et s'en sépare à la mort, mais qui garde un lien avec le cadavre momifié. C'est la mémoire de ses actes. Il est placé dans une urne sur un plateau de la balance. Sur l'autre plateau une plume fait contrepoids, elle est le symbole de Maât, la déesse de la justice, de la vérité et de l'ordre. Selon les formules rituelles, le défunt confesse son innocence au regard d'une liste de quelques 80 fautes ou crimes. Si le cœur pèse plus lourd que la plume de la déesse, le coupable sera dévoré par le monstre hybride, mi-lion mi-crocodile placé devant. Thot, le dieu de l'écriture, à la tête d'ibis, enregistre le résultat et le rapporte à Osiris.

Alors commence le grand voyage dans le monde des profondeurs, la traversée souterraine d'innombrables portes et d'autant de dangers, jusqu'au lieu où réside Osiris pour une mystérieuse union qui régénère le mort et le fait « sortir au jour », à l'exemple du soleil qui meurt et qui renaît chaque jour. Montant enfin à bord de la barque solaire, le vivant navigue en compagnie du dieu et gagne la région lumineuse de l'immortalité.

## 12. Structure centrale

Plusieurs objets remarquables sont disposés sur la structure centrale qu'éclairent les puits de lumière créés par Mario Botta.

Regardez attentivement le bas-relief en calcaire du VII<sup>e</sup> siècle qui présente, installée sur une corbeille signalant sa supériorité, la déesse-Cobra, protectrice du Delta du Nil et portant la coiffe de la Basse-Egypte. En vis-à-vis, orientés face à la déesse tutélaire, se lisent des éléments tronqués par la cassure du fragment d'une titulature royale classique, qui introduit le nom d'un pharaon par ses titres de « roi de Haute et de Basse-Égypte, seigneur des deux terres ». Tout se passe alors comme si le cobra était à la fois une image autonome, une figuration de la déesse s'adressant au roi pour lui offrir la puissance et l'universalité du sceptre et de l'anneau, mais en même temps une simple écriture hiéroglyphique, il est vrai un peu disproportionnée, accolée comme déterminatif aux trois signes, d'ordinaire placés devant (et non pas après, comme ici), qui donnent à lire le nom de la déesse-serpent *Ouadjet* symbolisant le Delta, le Nord de l'Égypte, sur la couronne du pharaon, comme la déesse-vautour en symbolise le Sud.

Un autre bas-relief, d'albâtre, du VII<sup>e</sup> siècle, représentant des prisonniers chaldéens suivis d'un archer assyrien, provient du palais de la puissante Ninive, la capitale où Assurbanipal fonda la première bibliothèque en date, riche de milliers de tablettes cunéiformes. Une petite tablette de bois, datant du IV<sup>e</sup> siècle de notre ère est un exemple des exercices scolaires pratiqués dans l'Égypte hellénisée pour apprendre à écrire. Sous la férule du maître grec, l'élève a recopié cinq fois la même sentence gnomique. *Aretè megisté grammatôn empeiria*, « La plus grande des vertus, c'est de bien connaître ses lettres ». *Gramma* c'est la lettre de l'alphabet, par extension c'est aussi la grammaire et pour qui sait lire c'est avoir des lettres, c'est être lettré.

## 13. Portrait de l'Égypte romaine

À l'image des portraits du Fayoum dont les yeux grand ouverts nous regardent d'outre-tombe, un portrait de momie peint à l'encaustique sur une planchette de bois et datant de l'époque d'Hadrien, au II<sup>e</sup> siècle de notre ère, a fait l'objet d'une attention toute particulière de Mario Botta qui l'a isolé dans une masse de métal. Il témoigne du foisonnement artistique et philosophique que connut Alexandrie aux premiers siècles de notre ère, dans la rencontre des traditions égyptiennes, hellénistiques et romaines et la confrontation de thèses chrétiennes et païennes. Le portrait hérite des masques funéraires dont on recouvrait les momies égyptiennes et l'importance des éléments du visage, yeux, nez, oreilles, bouche, suggère le recours aux rites traditionnels des morts. Les vêtements, tunique ornée d'un ruban pourpre, manteau blanc sur l'épaule gauche en manière de toge, les coiffures et les barbes relèvent des modes de l'époque de l'occupation romaine. Mais ce sont des artistes égyptiens ou grecs qui ont réalisé ces peintures pour toutes les couches de la population dans des localités où s'étaient établis de nombreux citoyens grecs. Ces visages ont aussi exercé leur influence sur l'art byzantin.

## 14. Figures mythologiques de la femme

Pour introduire la deuxième section consacrée à la Grèce et à Rome, des figures mythologiques et littéraires sont disposées sur la structure centrale.

Une amphore grecque en argile, à figures noires, trouvée dans la région étrusque de la Toscane et datée du VI<sup>e</sup> siècle avant notre ère, présente d'abord Artémis ou Diane, la vierge chasserresse saisissant une biche par le cou.

Une statue de marbre, du I<sup>er</sup> siècle avant, montre ensuite la beauté de la déesse de l'Amour, Aphrodite anadyomène, Vénus essorant ses cheveux au sortir de l'eau, sur le modèle d'un tableau d'Apelle, le peintre le plus fameux de l'Antiquité.

Un relief du 1<sup>er</sup> siècle avant notre ère représente le retour d'Ulysse à Ithaque. Euryclée, la vieille nourrice, a reconnu Ulysse rendu méconnaissable à sa cicatrice à la jambe. Il lui met sa main sur la bouche pour la faire taire. Le chien Argos dort sous le maître qu'il a déjà reconnu. De l'autre côté, se tient Pénélope, la femme fidèle, dans l'attitude de la veuve pensive. Il s'agit d'une de ces plaques en terre cuite, provenant de la collection Campana, aujourd'hui conservées au Louvre, qui servaient de frise pour orner les villas romaines ou les édifices publics sur des thèmes de l'art grec classique ou hellénistique.

Un bas-relief en marbre de la fin du II<sup>e</sup> siècle avant, donne une image de la femme en transe : deux Ménades sont en proie à la possession dionysiaque. Dans leur frénésie aveugle, les femmes ont déchiré un chevreau. La dernière tragédie d'Euripide, *Les Bacchantes*, mit en scène le drame en 406 avant notre ère : la mère de Penthée, saisie d'une folie bachique, lacère et démembre son propre fils, portant en trophée sur son thyrses ce qu'elle croit être une tête de lion ! Il s'agit d'une copie de deux des six fameuses ménades sculptées par le bronzier Callimaque pour décorer la base d'un monument commémorant la victoire du chorège qui dirigea la représentation. La ménade au couteau qu'on voit ici est l'un des plus beaux spécimens connus du motif.

À travers ces quatre images de femmes, sont évoquées la religion et la littérature antiques : dieux de l'Olympe, cultes à mystère de Dionysos, épopée homérique et tragédie grecque.

## 15. Buste d'Homère

Homère est à l'origine de toute notre littérature occidentale et au confluent de l'Orient et de l'Occident. Il tient une place à part dans la collection de Martin Bodmer dont il constitue le premier pilier. Le relief Campana a déjà permis d'évoquer le chef-d'œuvre de l'*Odyssée*. Ulysse est devenu le symbole même de l'aventure humaine. Seul contre un dieu qui le poursuit de sa colère, seul contre les éléments, luttant contre les pièges et les tentations, il lui arrive de défaillir, mais il tient bon. Sa seule idée est de faire retour chez lui, à Ithaque, à son épouse, son palais, sa nourrice, jusqu'à son chien, son choix est de rester fidèle à sa condition d'homme. Et les coups du sort comme les mauvais coups des dieux n'en font que mieux ressortir la vraie grandeur de l'homme.

Un admirable buste en marbre, datant du début du 1<sup>er</sup> siècle avant J.-C., représente le chanteur, ou l'*aède*, en vieillard aveugle. La sculpture est typique de l'époque hellénistique : pathétique du visage, présence de la barbe, expressivité de la cécité. Il en existe au moins 25 exemples, et c'est sur le modèle de l'un d'eux, un savant a même soutenu qu'il s'agissait de celui de Bodmer, que Rembrandt peignit en 1653 son tableau d'*Aristote méditant devant le buste d'Homère*, aujourd'hui conservé au *Metropolitan Museum of Art* de New York.



## 16. Homère et Thucydide

À côté du buste d'Homère, une vitrine présente en contraste les deux œuvres qui fixent les bornes de l'histoire des Hellènes, la *Guerre de Troie*, auréolée des légendes épiques, dieux, rois, héros, armes fabuleuses, amours et pitié, tout un passé immémorial, et la *Guerre du Péloponnèse* qui fut entre 431 et 404 la première guerre mondiale. Ici commence le temps de l'histoire, en continuité avec le présent dans l'intention d'en tirer une leçon politique. D'un côté, la force de la tragédie, qui se joue dans le cœur de l'homme, de l'autre l'homme dans la Cité au service du bien commun, mais aussi bien en proie aux démons de sa nature.

Un précieux manuscrit grec de l'Italie méridionale, sur parchemin et papier, de la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, nous transmet une copie de l'*Illiade*, enrichie par tous les commentaires d'un grand philologue byzantin, Jean Tzétzès. Nous l'avons ouvert au début du chant VII, où vont s'affronter Ajax et « l'illustre Hector, jaillissant des portes » et dont le premier vers se lit en deux hémistiches sur toute la longueur de la ligne, au bas de la page de droite.

L'*Illiade* n'est pas une guerre de Troie, elle est construite comme une tragédie : la colère d'Achille, privé de sa belle captive, en est le sujet. Elle l'écarte du combat. Mais la douleur d'Achille, à la mort de son cher Patrocle, tué par Hector, le ramène au combat, ivre de vengeance. Puis la douleur du vieux Priam venu l'implorer pour son fils mort sans sépulture, émeut aux larmes Achille au souvenir de son propre père. Respect de l'autre, pitié pour les souffrances humaines. Le double deuil que mènent en parallèle les Grecs pour Patrocle et les Troyens pour Hector, vient clore le récit sur une note d'apaisement. Marqué par le destin, l'homme reste responsable de ses actes et souverain.

Dans *La Guerre du Péloponnèse*, traduite ici en latin dans un manuscrit italien sur parchemin du XV<sup>e</sup> siècle, l'analyse rationnelle de l'histoire et de ses causes confronte l'exemple admirable que fut Athènes, idéal de la Cité au siècle de Périclès comme exercice de la liberté fondée sur l'égalité devant les lois, avec la volonté hégémonique, le réalisme brutal de la force qui fut fatal, et l'historien bute sur ce fond naturel de désordres et de passions qui s'opposent aux plus belles réalisations humaines et au dessus desquels la grandeur de l'homme est de s'élever.



## 17. Copistes et enlumineurs médiévaux

Le choix muséographique a été de présenter dans l'ordre chronologique l'histoire intellectuelle de l'humanité dont témoignent les écrits rassemblés par Martin Bodmer. Le visiteur pourrait être surpris en découvrant à propos de la Grèce et de Rome des manuscrits datant de l'époque médiévale. Mais par qui nous est parvenu le précieux legs de l'Antiquité, sinon par ces moines et ces clercs, irlandais à l'origine, qui en firent des copies dans leurs *scriptoria* depuis le haut Moyen Âge? Et s'ils le faisaient pour des œuvres païennes, c'est que l'Église pensait aussi que la vérité révélée pouvait se cacher sous le voile des fables. Virgile n'avait-il pas pressenti la venue de l'Enfant sauveur dans sa IV<sup>e</sup> *Eglogue* ? De plus le travail du copiste bannit l'oisiveté et contribue à son salut.

Les œuvres présentées ont été choisies en fonction des auteurs qui marquèrent chacun une période littéraire médiévale, horatienne, d'abord, puis virgilienne, ovidienne, enfin. On en verra des exemples plus loin dans les vitrines consacrées à Dante et au *Quattrocento*.

Les littératures latines et romanes du Moyen Âge latin ont ainsi repris et amplifié l'histoire de la chute de Troie. Le manuscrit qu'on peut également voir dans la vitrine d'Homère, a été copié au XIV<sup>e</sup> siècle à Venise, orné de 187 peintures de la main de Giustino da Forlì. Copiste et enlumineur ont étroitement collaboré, le premier décrivant dans la marge en dialecte vénitien le programme iconographique que le second exécutait scrupuleusement. Conformément à l'anachronisme systématique pratiqué au Moyen Âge, les peintures ont pris pour cadre architectural la Venise gothique. Plusieurs illustrent l'épisode fameux du cheval de Troie.

L'auteur, Guido delle Colonne, peut être identifié avec le juge de Messine dont les poèmes furent cités par Dante. Il entreprit la traduction du fameux *Roman de Troie* de Benoît de Sainte-Maure, une amplification adaptant en vers dans un esprit courtois de tardifs résumés en prose latine de l'histoire troyenne, que l'Occident connaissait seulement à travers un médiocre poème, *Ilias latina*. La collection Bodmer possède une copie de ces deux œuvres, un manuscrit français du XIII<sup>e</sup> pour le roman courtois et un manuscrit latin du XIV<sup>e</sup> siècle de la région de Naples pour l'Iliade.



## 18. Platon et Aristote

La philosophie grecque et sa tradition, arabo-grecque autant qu'arabo-latine, méritait une vitrine entière. Aristote a été copié, traduit, commenté en arabe, en hébreu et en latin. Au centre, un manuscrit parisien en latin, du XIII<sup>e</sup> siècle, rassemble un corpus d'œuvres caractéristiques de cet âge d'or de l'université médiévale qui découvrait, après la logique, les autres grandes œuvres d'Aristote, la *Métaphysique*, la *Physique*, les *Météorologiques*, ici présentes et couplées avec celles des grands commentateurs, depuis Alexandre d'Aphrodise, vers 300 avant notre ère, jusqu'au médecin persan, Avicenne, au XI<sup>e</sup> siècle, en passant par la tradition syriaque et celle d'Al-Farabi à Bagdad. Ce livre universitaire avec gloses témoigne de la double transmission, andalouse et byzantine, des traductions d'Aristote. Il contient deux versions de la *Métaphysique*, l'une par Jacques de Venise, mort en 1150, à partir de manuscrits grecs byzantins, l'autre par Gérard de Crémone qui traduisait Aristote à Tolède au milieu du XII<sup>e</sup>, à partir de manuscrits arabes. Ce codex appartient plus tard à un étudiant de l'Université de Leipzig, avec la mention des cours qu'il y suivait en 1439 et les noms de ses professeurs !

On a déjà exposé ici la superbe édition princeps grecque des *Œuvres* d'Aristote que réalisa à Venise le grand imprimeur humaniste Alde Manuce entre 1495 et 1498 et dont s'enorgueillit également le *Merton College* à Oxford.

L'autre voie philosophique et religieuse est incarnée par le divin Platon. Un manuscrit en grec de ses *Dialogues* est copié sur parchemin dans cette Florence du *Quattrocento* qui redécouvrit au temps de Laurent de Médicis avec Marsile Ficin les traditions des Écoles néoplatoniciennes d'Athènes et d'Alexandrie des III<sup>e</sup> et V<sup>e</sup> siècles. Nous avons ouvert le *Phédon* à la page où Socrate évoque l'immortalité de l'âme, cette invention grecque. Ce dialogue, qui ouvre le recueil, relate la dernière journée du condamné à mort qui fut consacrée à l'examen de la question de savoir si mourir est un mal. Non, argumenta Socrate, si l'âme existe et qu'elle soit immortelle.

En 1484, parut à Florence l'édition princeps du Platon latin dont Cosme de Médicis avait passé commande à son jeune protégé, le médecin Marsile Ficin en lui remettant l'un des trois manuscrits grecs contenant toute l'œuvre de Platon, dans le dessein de purifier les esprits et de rénover l'humanité.



## 19. La rhétorique de Cicéron

Dans cette vitrine, un manuscrit très ancien, datant du X<sup>e</sup> siècle et rongé par les rats, attire notre attention. Il s'agit des parties de l'art oratoire de Cicéron. L'art de bien dire qu'on appelle la rhétorique a joué un rôle crucial dans l'histoire de la culture, car l'Orateur devait posséder tout ce que l'esprit humain a conçu de grand et d'élevé, connaître l'histoire, les grands écrivains, la philosophie, les ressorts de l'âme humaine et ses passions, sans parler du droit et de la morale. L'art de bien dire est un humanisme.

Mais ce qui rend cette pièce infiniment émouvante, c'est qu'elle a appartenu au grand Pétrarque, savant philologue autant que poète sublime, dont les annotations autographes sont portées dans les colonnes du manuscrit.

Au bout de la vitrine un livre imprimé d'une grande modernité dans sa mise en page et d'une réelle beauté typographique attire notre attention. Il est remarquable que parmi ce qu'on appelle des *incunables*, du mot latin qui signifie le berceau, à savoir les livres qui furent au berceau de l'imprimerie, depuis la sortie en 1454 de la Bible de Gutenberg jusqu'à Pâques 1501, le premier ouvrage profane à être imprimé ait été, en 1465, le *De officiis* de Cicéron (Rappelons que la première édition d'Homère en caractères grecs parut plus tard, en 1488, à Florence). On ne pouvait faire de meilleur choix :

« Le traité *Des devoirs* est le testament de Cicéron. Il y fixe les règles pratiques de l'action : se comporter partout d'une manière décente, qui convienne, c'est-à-dire appropriée à l'humain. Voici fondées les règles de l'humanisme. » Cette convenance morale est ce qui s'accorde avec ce qu'il y a de meilleur en l'homme et le distingue des animaux, ainsi de ne pas faire violence aux hommes, ce qui est de l'ordre de la justice, et de ne pas les offenser, ce qui est de l'ordre du respect. La convenance éclaire la vie, comme un accord harmonieux.

N'oublions pas que dans la pensée antique, la cité que nous habitons est commune aux hommes et aux dieux. D'où, au centre de la vitrine, cette tête de Zeus en marbre, copie romaine du 1<sup>er</sup> siècle de notre ère d'un modèle grec du V<sup>e</sup> avant J.-C.



## 20. Bustes d'Alexandre, de César et d'Auguste

À côté d'Homère, une série de bustes en marbre illustre les grandes figures de l'histoire ancienne. Le portrait d'Alexandre le Grand, provenant d'Égypte au 1<sup>er</sup> siècle avant J.-C., éblouit par sa beauté. Comme il arrive souvent, il était représenté en *Helios*, la tête couronnée de rayons tel un Soleil, ainsi que l'atteste l'existence de trous au sommet du crâne. De l'Asie mineure à la Perse, en passant par l'Égypte, de l'empire de Darius jusqu'en Inde en traversant la chaîne himalayenne de l'Hindou Kouch en Afghanistan, il mena en dix ans, entre 333 et 323 avant notre ère, une conquête qui réunit les destins de l'Orient et de l'Occident, fondant Alexandrie et d'autres villes de même nom sur son passage, mélangeant Perses et Grecs par des mariages mixtes, fomentant le rêve fou de créer une communauté d'esprit, une *homonoia*, entre l'Asie et l'Europe pour qu'il n'y eût plus qu'une seule grande famille humaine. À sa mort, un monde nouveau était né, où les différentes cultures entraient en dialogue, comme la ville d'Alexandrie en devint le symbole. Le Bouddha dut ainsi à l'influence hellénique sur l'art du Gandhara aux premiers siècles de notre ère son visage et son sourire.

Nous avons à dessein placé à côté d'Alexandre le buste de César, suivant l'exemple de Plutarque dans ses *Vies parallèles*. Le Macédonien et le Romain furent les deux plus grands conquérants de l'antiquité et le second admirait le premier et souhaita l'imiter. Le buste romain est tout aussi remarquable. Il fut réalisé en 30 avant J.-C, treize ans seulement après son assassinat. De ce visage émane une énergie qui est celle de Rome, de l'*imperium* romain, de ce pouvoir de commandement et de cette conception de l'État qui a unifié le monde méditerranéen et jeté les bases de la civilisation européenne qui se forma ensuite avec les invasions barbares. Auguste est également présent pour incarner la *Pax romana*, la paix romaine qui fut civilisatrice, nourrie du rêve virgilien d'un retour de l'Âge d'or. Par la disposition des mèches de cheveux, les archéologues sont capables de dater ce marbre de la bataille décisive d'*Actium* qui fit d'Octave le maître du monde en 31 avant notre ère.



## 21. L'Histoire ancienne

Après ces évocations de l'histoire grecque, romaine, hellénistique, une place devait être réservée à Hérodote, le père de l'histoire, un novateur qui préférait les hommes réels aux héros du mythe, qui s'intéressait au passé proche, celui des guerres avec les Perses au début de ce V<sup>e</sup> siècle qui fut le sien, qui se souciait d'établir la vérité, en voyageant, en enquêtant, en faisant preuve d'esprit critique, dans le but de faire œuvre de mémoire et avec la fierté de montrer l'enchaînement des faits les uns aux autres à partir du passé. Mémoire et causalité, c'est le propre de la démarche historique. On a choisi un célèbre incunable de 1494 dont l'illustration est une splendeur de la gravure sur bois vénitienne, qui frappe par la puissance des contrastes de noir et de blanc et l'élégance de l'ornementation.

Faute de place, nous avons renoncé à un splendide manuscrit du XV<sup>e</sup> qui a appartenu au fils du roi de France Charles VII, et qui contient une longue compilation de toute l'histoire de Rome, le *Romuleon*, composée à Bologne au siècle précédent par Benvenuto da Imola, le célèbre exégète de Dante. Mais un autre manuscrit du XV<sup>e</sup>, sans doute parisien, présente une traduction française des *Antiquités judaïques* que l'historien juif romanisé Flavius Josèphe composa en grec au 1<sup>er</sup> siècle de notre ère, où il retraçait l'histoire du peuple juif depuis la Création jusqu'à la guerre des Juifs et des Romains en 66. Le récit, traduit en latin, devint l'ouvrage de référence sur le judaïsme tout au long du Moyen Âge qui le considéra comme un 5<sup>e</sup> Évangile. Les quatorze premiers livres copiés ici sont ouverts par treize grandes peintures qui furent réalisées d'après celles de Jean Fouquet dans le manuscrit français 247 de la BnF.

À l'époque de Constantin, un évêque qui lui fut lié, Eusèbe de Césarée, grec né en Palestine, rédigea une *Histoire ecclésiastique* qui fut beaucoup utilisée en Occident dans sa traduction latine par Rufin d'Aquilée. Nous en avons ici un témoin du XII<sup>e</sup> siècle. L'ouvrage reste notre source la plus importante pour la connaissance des trois premiers siècles du christianisme. Le récit se prolonge jusqu'au moment où en 323 Constantin devint seul empereur. Ce manuscrit contient aussi la première histoire de la littérature latine chrétienne, écrite en 393, par saint Jérôme, *Les hommes illustres*, un ensemble de 135 biographies d'écrivains chrétiens.



## 22. Les papyrus Bodmer

Le trésor de la collection de Martin Bodmer est constitué par un lot complet de papyrus égyptiens rédigés en grec et en copte, tous de même provenance. La collection entière retrouvée à Minya, près d'Assiout, formait une véritable bibliothèque antique de textes païens, bibliques, chrétiens et apocryphes, riche de plus de 900 feuillets, soit plus de 1800 pages. Il s'agit en importance du troisième ensemble de papyrus concernant les origines du christianisme, après les Manuscrits de la Mer Morte et ceux de Nag Hammadi.

Parmi eux, la pièce la plus vénérable, écrite en grec, est l'*Évangile selon Jean*, titre donné à cet écrit dans le papyrus Bodmer II. C'est le plus ancien *codex* connu, c'est-à-dire un livre sous la forme de cahiers cousus et fixés entre deux plats de bois, comme le montre la reliure d'un autre papyrus Bodmer en copte, l'*Évangile selon saint Matthieu*. Les *codex* apparaissent dès la fin du 1<sup>er</sup> siècle et le papyrus Bodmer II date de la fin du 2<sup>ème</sup> siècle, peut-être même des années 150. C'est aussi la plus ancienne copie complète du quatrième évangile, l'un des écrits majeurs de la littérature chrétienne primitive. Il se présente comme une autre Genèse, avec la même formule initiale, *En archè*, « au commencement ». Il annonce l'histoire de Dieu avec les hommes ou mieux l'histoire de Dieu en l'homme même, dans le *Logos* fait chair, un terme qui s'inscrit dans le sillage de la gnose judéo-chrétienne. Une *Ode à Salomon*, autre trésor Bodmer, évoque « le Seigneur qui est apparu avec l'aspect même de ma personne pour que je puisse m'en vêtir ». C'est une biographie mystique, celle du Fils de Dieu, en deux temps : la révélation du Christ en Galilée et en Judée, puis le récit de la Passion et de Pâques.

La Collection est riche encore de récits apocryphes comme la *Nativité de Marie* ou *Protévangile de Jacques*, le plus ancien des *Évangiles de l'Enfance*, reconnu par les seules Églises d'Orient. Mais depuis le Moyen Âge, l'iconographie chrétienne a puisé l'inspiration de ses fresques, icônes, enluminures et autres objets d'art dans ces images de la conception et de l'enfance de Marie, de sa présentation au Temple, du charpentier et chef de chantier Joseph, de l'étoile des Mages, de la virginité de Marie, filant la pourpre, puisant l'eau, testée par le doigt incrédule de Salomé, et toujours vierge, avant, pendant et après, source de tout le culte marial.



### 23. Autres pièces remarquables, *Peshitta*, Rembrandt, tapisserie.

Au fond de la vitrine des papyrus Bodmer, un manuscrit sur parchemin d'une très belle écriture en caractères carrés, l'*estrangelo*, contient la version syriaque des quatre évangiles, ouverte ici sur le dernier, une page de l'*Évangile de Jean*. Il s'agit d'une rarissime Bible du VI<sup>e</sup> siècle en langue syriaque, un dialecte de l'araméen que parlait Jésus, lequel dérive d'un protosémitique au même titre que l'hébreu et l'arabe. On la désigne du nom de *Peshitta*, ou version simple. Héritage commun de toutes les Églises syriaques, elle en est depuis le V<sup>e</sup> siècle l'édition officielle, attribuée à Rabboula, l'évêque d'Edesse. Son importance est égale à celle des deux autres traditions, grecque et latine. Ce sont des milliers de manuscrits syriaques qui ont transmis aux Byzantins et aux Arméniens des textes d'une valeur inestimable.

La collection des écrits universels de Martin Bodmer était encore complétée dans son esprit par un ensemble de dessins en relation avec les textes eux-mêmes. On découvre ainsi sur la paroi du fond un très précieux dessin à l'encre de Rembrandt, qui représente Isaac bénissant Jacob. Le dessin, qu'on peut dater des environs de 1638, est une étude où l'artiste esquisse pour le geste de bénédiction deux positions différentes de la main et du bras. Il recrée de l'intérieur la narration de l'Ancien Testament et incarne le patriarche dans une figure du judaïsme qui témoigne, dans la Hollande du Siècle d'or, d'une fascination plus générale pour l'Orient et de l'identification novatrice de l'histoire biblique à l'histoire de l'Orient ancien.

En face des vitrines de la Bible, une tapisserie bruxelloise de la fin du XV<sup>e</sup> siècle illustre une autre scène biblique, dont le sujet intéressait alors les duchesses de Bourgogne, celle d'Esther, la jeune juive qui intercède courageusement en faveur de son peuple en exil auprès de son époux Assuérus, le roi des Perses, qui s'identifie avec Xerxès, le petit-fils du grand Cyrus. La collection Bodmer détient d'autres œuvres qui sur le même thème se répondent ainsi à travers les époques, comme un rouleau liturgique hébraïque du XV<sup>e</sup> siècle du *livre d'Esther* et l'édition originale de 1689 de la tragédie de Racine.

### 24. Bibles anciennes 1

Martin Bodmer a donné une place majeure à la Bible en rassemblant près de 80 de différentes origines et de différentes langues. Signalons par exemple la première *Bible polyglotte* précédemment exposée qui fut réalisée à Alcalá de Henares en 1514-1517. C'était un véritable exploit typographique, avec sur la même page, une colonne en caractères hébraïques, la traduction latine au milieu, le texte grec enfin dans la troisième colonne. On lisait en dessous, avec une autre traduction latine, le texte en « chaldéen », c'est-à-dire en araméen, la langue parlée du Christ.

À travers les pièces ici présentées, on a choisi d'évoquer les quatre langues : À l'intérieur d'un bol en argile du V<sup>e</sup> siècle, céramique provenant de la région de Nippur dans l'Irak actuel, un texte écrit en syriaque, qui est l'une des formes de l'araméen, est disposé en spirale, partant du centre pour aller vers la lèvre. Il s'agit d'inscriptions magiques, comportant le nom de *YHW* et d'autres noms de Dieu. Ces formules où se mêlent diverses influences religieuses, ont une valeur incantatoire dans le but de protéger une famille de l'emprise des démons.

Un manuscrit du XIII<sup>e</sup> siècle, provenant de l'Espagne séfarade, contient une bible hébraïque, le *Tanakh*, abréviation qui désigne la *Torah*, c'est-à-dire les Cinq Livres ou Pentateuque, les *Nevi'im* ou les Prophètes et les *Ketouvim* ou les écrits saints (Psaumes, Proverbes, Job, les Cinq Rouleaux et les livres historiques). Il s'y ajoute des extraits lus à la Synagogue lors du Shabbat ou des fêtes juives, ainsi qu'un système de notes critiques. Le manuscrit a la forme d'un livre et non pas d'un rouleau, il est donc destiné à l'étude et non à

la liturgie. Ce codex présente aussi pour les Psaumes de remarquables « pages-tapis », disposant les lettres des versets sous forme de compositions géométriques.



## 25. Bibles anciennes 2

Un splendide Évangélaire byzantin du X<sup>e</sup> siècle, peut-être réalisé à Smyrne, nous montre en pleine page, se détachant sur un fonds d'or uni, Luc l'évangéliste, en train de méditer en face de son rouleau, assis devant son pupitre, où se trouvent ses instruments de travail, un calame tenu dans sa main qui est posée sur un parchemin déroulé. La beauté des deux enluminures de Marc et de Luc, la finesse des détails, l'élégance des drapés, l'éclat de l'or et la vie intérieure qui s'y affirme atteste le renouveau de cet art après la défaite du mouvement iconoclasme au IX<sup>e</sup> siècle.

Un *évangélaire* est un recueil de textes des évangiles destinés à l'usage liturgique, dans l'ordre des offices de l'année. Celui-ci comprend également un *synaxaire*, qui regroupe des vies de saints dans l'ordre du calendrier liturgique pour être lues dans l'assemblée. La page de droite recourt à trois sortes d'écriture, la majuscule pour le titre, la minuscule, qui est d'une grande clarté, pour le texte de l'évangile, une cursive enfin pour les gloses abondantes qui couvrent tout l'espace des marges. Ce sont des chaînes d'exégèse, extraits choisis de commentaires ou d'homélies tirés des Pères de l'Église.

Passons maintenant d'Orient en Occident, de Byzance à la Chrétienté latine, de l'évangélaire grec du X<sup>e</sup> à une bible latine, d'origine française, entre XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècle, peut-être de la région parisienne, mais qui, d'après sa reliure, se trouvait en Allemagne au XVI<sup>e</sup>. L'écriture gothique allongée sur deux colonnes est très soignée. Le manuscrit est finement enluminé, avec ses petites initiales peintes rouges ou bleues, ornées de feuillages sur fond or, et ses nombreuses initiales historiées, illustrant le texte au début de chaque livre, comme ici sur la 2<sup>e</sup> colonne le Christ nimbé tenant un globe surmonté d'une croix, et encore ses bordures à feuilles de lierre, ornées d'oiseaux, chouettes, papillons, et ses quelques enluminures carrées, ici la Nativité et, en dessous, la Crucifixion. Cette Bible contient l'Ancien Testament, avec les prologues de saint Jérôme, cet ascète lettré, né en Dalmatie, mort en 420, qui lisait les Prophètes, veillait, priait, puis revenait à Virgile et Cicéron. Exégète, historien, directeur de conscience auprès des grandes dames romaines, il fut le premier Père latin de l'Église à savoir l'hébreu, et c'est sur l'hébreu qu'il fit sa traduction de l'ensemble de la Bible, désignée sous le nom de la *Vulgate*.

## 26. L'exégèse chrétienne et juive

On appelle « Pères de l'Église » les écrivains de l'antiquité chrétienne qui se sont signalés par la richesse de leurs commentaires de l'Écriture sainte pour en élucider les sens allégoriques et en dégager les leçons que le lecteur s'efforcera de mettre en pratique. Ils ont ainsi élaboré la doctrine chrétienne. L'âge d'or de l'exégèse s'étend du milieu du IV<sup>e</sup> siècle à la mort de saint Léon le Grand en 461, le pape qui détourna Attila de prendre la ville de Rome. Il y eut saint Jérôme, le Dalmate, mort en 420, et il y eut saint Augustin, l'Africain, mort en 430. Sa découverte de Dieu à 32 ans est le thème de ses *Confessions*, le récit de sa vie jusqu'en 387 : « Tard, je t'ai aimée, Beauté si ancienne et si nouvelle, tard, je t'ai aimée ! Mais quoi ! Tu étais au-dedans de moi, et j'étais, moi, en dehors de moi-même, et là je te cherchais. Tu étais avec moi et je n'étais pas avec toi. »

Nous avons choisi de montrer ici, à l'autre bout de sa vie, l'ouvrage dont aucun homme avant lui n'avait eu l'idée ni le courage, les *Retractationes*, c'est-à-dire la révision critique, en 427, de l'ensemble de ses écrits depuis sa conversion, soit 93 ouvrages en 232 livres, pour en noter le bon ou en reprendre l'erreur. Le Codex qui les contient date de la fin du IX<sup>e</sup> siècle, et provient de la région de Paris-Reims. C'est un bel exemple de manuscrit carolingien et de la merveilleuse écriture ronde de cette époque, la minuscule caroline. Ce fut, en 1971, l'une des toutes dernières acquisitions de Martin Bodmer.

Si Augustin a exercé la plus profonde et la plus durable influence sur la pensée chrétienne, le plus grand penseur juif est sans nul doute le rabbin Moïse Maïmonide, né à Cordoue en 1135, mort en 1204. Le dominicain Jean de Paris, mort en 1306, le plaçait même au rang des saints, aux côtés d'Augustin. L'œuvre monumentale qu'il a laissée fait encore autorité, 800 ans après sa mort. Le *Mishné Torah* ou *Répétition de la Torah*, comprend et explicite tous les commandements du judaïsme. Mais nous exposons ici l'édition originale de la *Porta Mosis*, à Oxford, en 1655, car Newton, entré à Cambridge en 1662, avait lu ce livre et le possédait dans sa bibliothèque en hébreu (qu'il savait) et en latin. Et Newton, contre Spinoza, partageait sur la transcendance divine le point de vue de Maïmonide.



## 27. La scolastique

Aux Pères de l'Église succédèrent au Moyen Âge ses Docteurs, dont le plus grand fut un dominicain, le lombard Thomas d'Aquin, mort en 1274. Son chef-d'œuvre, la *Somme théologique*, reste jusqu'à aujourd'hui le fondement de la théologie catholique. C'est au travail de la raison où se sont rejoints dans le commentaire d'Aristote le philosophe musulman Averroès, alcade de Cordoue, mort en 1198, le rabbin Maïmonide de Cordoue, mort en 1204, et le maître parisien Thomas d'Aquin, que l'on doit la formidable invention de la logique scolastique au Moyen Âge. La scolastique, armée de la dialectique, est une méthode, nourrie des textes et de tout le savoir de la Bible, des Pères, de Platon, d'Aristote et des Arabes, elle se construit dans le travail universitaire qui éclot au XIII<sup>e</sup> siècle, à Oxford, en Sorbonne, à Bologne. La foi est en quête de l'intelligence et de l'argumentation.

La *Somme*, articulée en questions, comprend trois parties, le Traité de Dieu, puis l'activité morale de l'homme, enfin le Christ comme voie. Le manuscrit Bodmer contient la « première partie de la seconde », la *Prima Secundae*, sans doute copiée par un élève du maître avant 1280, soit peu de temps après sa mort, ce qui en fait l'un des témoignages les plus anciens. Il se présente comme un exemplaire de luxe, dans sa reliure d'origine. La minuscule gothique s'est imposée, elle correspond à un progrès technique, l'abandon du roseau pour la plume d'oie, plus aisée et plus rapide. La page est ouverte sur les questions 92, « Les effets de la loi » (est-ce de rendre les hommes bons ? est-ce de commander, d'interdire, de permettre et de punir ?) et 93, « la loi éternelle » (est-elle la suprême raison résidant en Dieu ?). Suivent la loi naturelle, la loi humaine, l'ancienne et la nouvelle loi, dite de l'Évangile.

La *Bible de Lübeck* en bas-allemand contient les gloses du célèbre exégète normand Nicolas de Lyre, un franciscain, mort en 1349, raillé plus tard par Rabelais et les humanistes (« *Si de Lyra ne delyre...* »). Cet incunable de 1494 est illustré de 152 gravures sur bois, remarquables par l'art du mouvement et de ses distorsions, comme ici l'histoire de l'ânesse de Balaam, qui est la seule à voir l'ange en travers du chemin et qui, refusant d'avancer malgré les coups, se met soudain à parler. Le Maître de Lübeck, ville opulente du Nord de l'Allemagne, si importante dans la diffusion de l'imprimerie, fut, avant Dürer, le plus grand artiste de la gravure du XV<sup>e</sup>.



## 28. La Bible de Gutenberg

Le premier livre imprimé fut la Bible de Gutenberg en 1453, l'année même de la chute de Constantinople. La révolution technologique de l'imprimerie consista à employer des caractères métalliques mobiles. Il fallait aussi le support du papier venu de Chine, via l'Égypte, par la route de la soie, et introduit en Espagne au 12<sup>e</sup> siècle, via la Sicile. Les premiers moulins à papier datent du 13<sup>e</sup> siècle. On utilisa la presse du vigneron qui existait et une encre un peu plus grasse. On eut encore besoin de toute une alchimie du plomb, en utilisant de l'antimoine, sorti des mines allemandes, pour le durcir.

Cette Bible comportait 642 feuillets en deux volumes, sur papier ou sur vélin (une peau de veau mort-né, sinon de vache). Elle fut tirée à 160 ou 180 exemplaires. Une trentaine seulement sont arrivés jusqu'à nous, dont 18 copies complètes. L'exemplaire de la Fondation est le seul conservé en Suisse.

Ce chef-d'œuvre de typographie coûtait le prix d'une maison. Gutenberg collabora avec le calligraphe Peter Schöffer et le financier Johannes Fust, mais endetté, il fut évincé par ces derniers, son nom ne figure pas et il mourut en 1468 dans la misère. De loin, le livre a l'apparence d'un manuscrit. Il en garde la mise en page par colonnes. Plus encore, les lettres initiales sont laissées en blanc pour être ornées de la main même du copiste ou de l'enlumineur.

Mario Botta a souhaité donner à cet ouvrage une présentation monumentale, en majesté. Nous l'avons ouvert à la fin de *l'Ecclésiastique* et au début d'*Isaïe*.

L'histoire de son acquisition est pittoresque. Cette Bible avait appartenu au prince Galitzin, après avoir été conservée dans un couvent du Sud de l'Allemagne depuis le temps de Gutenberg. Elle fut donnée au tsar. Après la révolution bolchevique, Staline en décida la vente, parmi tant d'autres trésors de l'Ermitage, pour renflouer les caisses des Soviétiques. Martin Bodmer en fut averti et il l'acheta en 1928, à Londres, chez Magg's, non sans avoir hésité entre elle et le fameux manuscrit du *Sinaiticus*, que le savant Tischendorf avait sorti du monastère de Sainte-Catherine sous le prétexte d'en faire la collation au Caire. Pour finir, le *Sinaiticus* entra au *British Museum* grâce à une souscription nationale, et au regret de Martin Bodmer.



## 29. Littératures narratives française et germanique du Moyen Âge

C'est au XIII<sup>e</sup> siècle en France, dans l'entourage de Blanche de Castille, mère de saint Louis, que le grand cycle du Lancelot-Graal vit le jour. Ce fut, dans la littérature française, l'invention du roman en prose. L'histoire du roi Arthur et des chevaliers de la Table ronde, les récits d'amour et d'aventures de Lancelot du lac et de Perceval le Gallois, apparus au siècle précédent dans les romans en vers de Chrétien de Troyes composaient désormais un seul et même édifice qu'un architecte génial bâtissait pour accueillir la mystérieuse clarté du Graal. Le secret de l'aventure tout ensemble profane et mystique se résume dans la longue errance au bout de laquelle Lancelot, l'amant de la reine et la fleur de toute chevalerie, engendre en la fille du Roi Pêcheur un fils qui sera l'élu du Graal, Galaad, du nom biblique qu'avait reçu en baptême Lancelot, l'enfant nourri par une fée, la Dame du Lac. Lancelot renaît en Galaad et le cycle est le récit de cette obscure transmutation, au terme de laquelle la quête du Graal n'est plus de ce monde et la royauté du monde a sombré dans l'abîme.

Le manuscrit sur parchemin en écriture gothique date de la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, mêlant histoire du Graal, histoire antique, histoire religieuse, exégèse et homélies, et s'achève sur « la grande Queste del Sanc Graal » et la « Destruction de la Table ronde » ou mort du roi Arthur. L'enluminure dépeint ici l'arrivée de Galaad à la cour à la veille de la Pentecôte, suivie des deux aventures merveilleuses de l'écu blanc à la croix vermeille et de l'épée fichée dans la pierre.

À côté se trouve un manuscrit allemand de Bavière, sur papier, du 2<sup>e</sup> quart du XV<sup>e</sup> siècle, le Codex de Maihingen, contenant la *Chanson des Niebelungen* que le jeune Goethe découvrit grâce à Johann-Jacob Bodmer, lointain ancêtre de la famille Bodmer par une branche cousine. Ce grand savant avait publié en 1757 à Zurich la *Vengeance et la plainte de Kriemhild*. Le manuscrit est précisément ouvert ici sur la XVII<sup>e</sup> aventure, suivant la mort de Sigfrid, au centre du récit : « Comment Kriemhild pleura la mort de son époux et comment il fut enterré. » Au cycle arthurien français de la Matière de Bretagne, s'ajoute ainsi le cycle germano-nordique des légendes médiévales et les deux voies se rejoignent en Wagner, avec *Parsifal* et *Siegfried*.



### 30. La Rose et Renard

Le Graal, la Rose et Renard furent, aux XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles, les trois grandes créations littéraires qui ont marqué l'imaginaire occidental. Le *Roman de la Rose* inaugurerait le genre allégorique qui allait envahir la deuxième moitié du Moyen Âge. L'œuvre de Guillaume de Lorris « où l'art d'amour est toute enclose » se lit ici dans un manuscrit français sur parchemin de 1308, une trentaine d'années seulement après que Jean de Meung eut écrit une *Continuation* de 16'000 vers pour conclure la vision idéale et initiatique du départ en prenant tout à l'opposé le parti réaliste et charnel de Nature.

Tout commence, en effet, par le songe du poète qui se rêve en promeneur solitaire, parvient à un verger, et voit se dresser devant lui sur un mur d'enceinte des statues représentant tous les vices haïssables : haine, convoitise, avarice, envie, tristesse, vieillesse, hypocrisie et pauvreté. Ces images doivent demeurer à l'extérieur du verger, où seules règnent les vertus courtoises qui entourent le dieu d'Amour. Le promeneur y est enfin admis et il va au devant d'une découverte qui l'éblouit, la vue de la Rose, métaphore de la merveille féminine qui l'éveille à l'amour et au désir de conquête. Les trois peintures montrent *Avarice*, vivant de pain seulement, son vil manteau pendu à une perche, *Envie* rageant de voir une autre aimée et honorée, *Tristesse*, échevelée et en pleurs, déchirant sa robe.

La troisième grande création littéraire de l'époque fut satirique et parodique. Ce furent les branches du *Roman de Renard*, le goupil. Un manuscrit de Bohême, du début du XIV<sup>e</sup> siècle, le *Codex Kalocsa*, petite ville hongroise qui fut le siège d'un archevêché depuis le XI<sup>e</sup> siècle, présente la célèbre version en allemand du *Reinhart Fuchs* de l'Alsacien Heinrich l'hypocrite, le premier à donner sa cohérence à l'ensemble, sous le signe de l'irrésistible ascension de Renard, véritable génie du mal et y prenant plaisir. Toujours affamé, expert en ruses, il trompe ses proches, le coq Chantecler, la mésange, le corbeau, le chat, fait ensuite alliance tactique avec son compère, Ysengrin le loup, puis se venge cruellement de lui et abuse de sa femme, Hersant la louve. Suit une guerre privée, qui débouche sur une plainte et un procès devant le roi lion. Déguisé en médecin, il échappe à la mort en promettant la guérison au roi, qu'il finit par empoisonner dans l'épouvante générale de la cour.



### 31. Dante et Virgile

Dante était un lecteur du *Roman de la Rose* et un lecteur de Virgile. Dans la forêt obscure du 1<sup>er</sup> Chant de l'*Enfer*, son ombre lui apparaît : « Est-ce donc toi, Virgile, cette source qui du bien dire épanche un si grand fleuve ? Tu es mon maître, tu es le seul où j'ai puisé le beau style qui m'a fait honneur. » La première vitrine le rappelle en exposant un manuscrit de l'*Énéide* du XII<sup>e</sup> siècle, qui a appartenu à Montesquieu. C'est le début du 3<sup>e</sup> Livre, « quand fut tombée Troie l'orgueilleuse ».

Le premier manuscrit exposé est parmi les plus anciens, connu sous le nom de *Codex Guarneri*. Il est sur papier, ce qui permet de le dater par ses filigranes à vingt ans au plus après la mort de Dante en 1321. Chaque page comporte 30 lignes, reflétant la forme métrique du tercet, la *terza rima* inventée par Dante. Il est augmenté de gloses marginales écrites en latin par le copiste lui-même. Les deux frères Guarneri avaient constitué au XV<sup>e</sup> siècle l'une des plus belles bibliothèques humanistes italiennes. Le manuscrit est ouvert au chant XXXII de l'*Inferno*, au 9<sup>e</sup> cercle, celui du repas si funeste d'Ugolin : « Si j'avais les rimes âpres et rauques comme il conviendrait à ce lugubre trou... »

Le *Codex Severoli*, sur parchemin, est signé et daté de 1378 par son copiste. L'initiale historiée du *Purgatorio* montre Dante avec Virgile, dans la nacelle de son esprit, hissant la voile pour courir sur des eaux plus douces vers le second royaume, où l'âme humaine se purifie et devient digne de monter au ciel.

Autre fleuron rare de la collection, l'édition *princeps* de la *Comedia*, à Foligno. Les imprimeurs étaient alors allemands et itinérants. Un compagnon de Gutenberg, Johann Numeister, descendu en Italie vers 1460, s'arrêta à Foligno pour réaliser en 1472 la première édition imprimée de Dante, avant de repartir pour Vienne en Dauphiné et Lyon. Nous sommes au premier ciel, celui de la lune. « On n'a couru jamais sur l'onde où je m'engage... Béatrice regardait aux cieux, et moi en Elle. »

Sur la structure centrale se trouve un portrait de Dante, tempera sur bois transposé sur toile, à Florence en 1500. Il s'apparente, d'après un modèle commun probable, au portrait peint par Sandro Botticelli vers 1495, que Martin Bodmer gardait dans son bureau. Dans les deux cas, le poète est coiffé du *lucco*, son bonnet de prieur florentin, couvert d'une couronne de lauriers, comme si, entre le Prince et le Poète, entre le pouvoir et l'esprit, c'était le Poète que l'on couronne.



### 32. Pétrarque et Horace

La commune d'Arezzo en Toscane est à la confluence et au partage des eaux de l'Arno qui coule vers Florence et du Tibre vers Rome. Cette ville étrusque, qui fut romaine, où naquit Mécène, issu du sang royal des *Cilnii*, où fut reçu son ami Horace, ville médiévale, encore, avec Guido le Moine qui changea au X<sup>e</sup> siècle la notation musicale, fut la patrie des plus grandes figures de la Renaissance italienne, Pétrarque, dont la maison existe toujours, Masaccio, Piero della Francesca, Michel-Ange, Vasari, Pierre l'Arétin. On y trouve même le puits de Boccace, dans le *Décameron*. La ville incarne à la fois la continuité des civilisations et la modernité de la Renaissance qui a façonné l'Europe. Arezzo, plus tard Weimar, ce sont nos pôles.

Un codex du X<sup>e</sup> siècle, provenant d'un *scriptorium* de France, réunit les *Odes* et *Epodes* d'Horace, pourvues d'abondantes gloses marginales et interlinéaires de la même époque. La seconde Épode raconte le rêve rustique d'un usurier, mais sous le jeu transparait la poésie et la sagesse d'Horace, évoquant sa campagne, « son goût de l'olive cueillie sur les rameaux fournis de ses arbres, les feuilles de l'oseille qui se plaît aux prairies, la mauve salutaire au corps souffrant. » Le nom de Mécène, l'ami si cher, apparaît dans le titre rubriqué de la suivante, sur la détestation de l'ail.

Cinq siècles plus tard, peu après 1502, à l'âge de l'imprimerie, un splendide manuscrit italien, réalisé à Padoue sur parchemin et papier et relié en velours rouge, qui appartient à un cardinal, témoigne de la maîtrise souveraine du copiste, également enlumineur, Bartolomeo Sanvito, dont l'art se voulait rival de l'œuvre qu'il copiait, le *Canzoniere* de Pétrarque. Le Florentin fut le père de l'humanisme, de la poésie de la Renaissance et le fondateur de notre modernité. Les 366 sonnets du recueil étaient le livre d'une vie, d'un être singulier qui dit je, atteint « de l'inguérissable maladie d'écrire », aux prises avec son désir, son savoir, ses méditations, son vieillissement et sa mort. La disparition tragique, lors de la peste de 1348, de la belle provençale, mariée, rencontrée en 1327, structure le chansonnier, Laura vivante, Laura après sa mort. Trois précieuses enluminures pleine page sur parchemin colorié répartissent l'ensemble. On voit ici sur le fût d'un laurier Laura changée en Daphné, Amour bandant son arc en direction du poète couronné de laurier, les murs d'Avignon au fond du paysage. Apollon musicien est à gauche, au-dessus le rocher du Parnasse, d'où jaillit la source sous le sabot de Pégase. À l'arrière-plan, Rome et son Colisée.



### 33. Le XIV<sup>e</sup> siècle, Chaucer et René d'Anjou

L'Angleterre dans la 2<sup>e</sup> moitié du XIV<sup>e</sup> siècle. La Guerre de cent ans a commencé avec le triomphe d'Edouard III, à l'apogée de la civilisation chevaleresque, tandis que prospère la grosse bourgeoisie. Mais les revers et les désastres suivent, les pestes noires de 1348 et 1349 balayaient près de la moitié de la population. Elles firent 25 millions de morts en Europe. Au temps du Prince Noir et de son fils Richard II, la guerre, la famine, la peste, la mort plongent le pays dans le désordre, l'inquiétude, la révolte sociale. C'est le temps des troubles et celui de la grande mutation de la nation anglaise. Chaucer, le père de la poésie anglaise, appartient aux deux mondes. Fils d'un négociant en vins, entré au service de la maison royale, il est imprégné des belles manières courtoises à la française, mais il est bien au fait des réalités de plus en plus matérielles et brutales. Ses missions l'ont mené en Italie, il a rencontré Boccace et Pétrarque, dont il rapporte les œuvres, avec celles de Dante. À 50 ans, dans les années 1390, « ce grand emprunteur » compose *Les contes de Canterbury*. Le cadre en est le pèlerinage annuel à la cathédrale, au tombeau de Thomas Becket. Trente pèlerins bien typés et de toutes conditions racontent en chemin des histoires variées, adaptées à leurs personnages et empruntées au riche fonds médiéval, dans une vivante mise en scène de la société du temps, comédie humaine et pèlerinage de la vie tout à la fois.

Le manuscrit anglais sur papier, d'une condition parfaite, copié entre 1430 et 1450, est le seul qui ait été conservé avec sa reliure d'origine, des planchettes de bois recouvertes d'une peau qui le protège des intempéries. Le livre est ouvert sur le *conte de la femme de Bath*, où un chevalier arthurien s'engage, sur sa tête, à donner à la reine la réponse à l'énigme de ce que veut une femme. À lire absolument.

Un siècle plus tard, le « bon roi René », l'influent beau-frère du roi de France Charles VII, s'entourait d'artistes dans ses domaines d'Anjou et de Provence, faisait copier et enluminer des manuscrits, constituait une vaste bibliothèque et composait ses grandes œuvres allégoriques. Dans *La Mortification du vain plaisir*, en 1455, l'Âme personnifiée se lamente sur son cœur qu'elle remet physiquement entre les mains de Crainte de Dieu et de Contrition pour qu'elles le crucifient et le purifient. Splendeur des enluminures réalisées à pleine page en 1470 par le peintre de Bourges, Jean Colombe, dans le sillage de Barthélémy d'Eyck, le Maître du Cœur, nourri de culture hollandaise. Le livre a pu appartenir à la famille royale. On voit une pauvre paysanne portant son blé au moulin assurer son pas sur un pont incertain.



### 34. Villon

La fin du Moyen Âge, au cours du XV<sup>e</sup> siècle, fut hantée par les figures de la mort. Les *Danses macabres* prirent leur source dans les fresques des arcades du charnier des Saints-Innocents à Paris, en 1424. La Mort égalitaire entraîne, dans sa ronde, riches et pauvres, puissants et humbles, pour dire la vanité du monde.

C'est l'époque de François Villon, né à Paris en 1431, condamné au gibet en 1463, peine qui fut commuée en bannissement, après quoi on perd sa trace. Il avait écrit son *Testament* au début de l'année 1462. L'incunable très rare qu'on voit ici, imprimé à Paris en 1497, est un autre recueil de poèmes apparus dans les années 1480, les *Repues franches*, qui mettent en scène Villon dans l'art de se remplir la panse sans bourse délier, de filouter poisson, tripes, rôti, pain ou vin. Le rire médiéval est l'envers indissociable de l'esprit courtois, son théâtre est la ville, la rue, le Quartier latin. La légende prend corps, de Villon mauvais garçon, joyeux drôle, marginal en rupture de ban, habitué des tripots et des tavernes comme la célèbre *Pomme de Pin*. On le revoit chez Rabelais, animant une « diablerie » poitevine dans *Le Quart Livre* de 1552, l'œuvre qui justement raconte le périple en mer de Pantagruel, en quête de l'oracle de la Dive Bouteille, en hébreu *Bacbuc*, variante drolatique des quêtes du Graal.

Car le rire est chose sérieuse. La fiction testamentaire de celui qui dit « Je, François Villon », le place sous son propre regard. Il se voit d'outre-tombe, il parle de lui-même du lieu de sa propre mort, « Frères humains qui après nous vivez, n'ayez le cœur contre nous endurci ». Cette voix, singulière, au rire cruel, bouleversante de haine, de tendresse, de souffrance et d'angoisse, redonne un accent de vérité aux grands thèmes médiévaux de Fortune, Pauvreté et Jeunesse, de l'Amour, du Temps qui passe et de la Mort : elle est sa signature, immédiatement reconnaissable, et elle traverse les siècles.



### 35. Ronsard

Autour des années 1550, un petit groupe de jeunes gens, la Brigade qui devient la Pléiade, rompt sans ménagement avec les vieilles formes poétiques, se réclame de l'Antiquité et de l'Italie, prétend renouveler à la fois la langue et la poésie et entreprend la renaissance de la poésie nationale. Ils se nomment Joachim du Bellay, Pontus de Tyard, Antoine de Baïf, et, le premier de tous, poète des princes et prince des poètes, Pierre de Ronsard.

En 1545, dans une fête à la cour de Blois, Ronsard rencontre Cassandre Salviati, fille d'un banquier florentin de François I<sup>er</sup>. Il a vingt ans, elle en a quinze. Il l'aperçut alors qu'elle dansait un branle de Bourgogne. La cour quittait Blois le surlendemain. La voir, l'aimer, la laisser au même instant, ce fut tout un. L'année suivante, elle épousait le seigneur de Pray. Le jeune poète cristallisa autour de son nom, elle fut son inspiratrice. Il lui doit d'avoir aimé, il lui doit d'avoir vieilli.

Le recueil de sonnets qu'il publie dès 1552 lui est consacré. L'édition originale des *Amours* présente en médaillons qui se font face les portraits de profil de Ronsard de Cassandre. Cassandre porte le nom de la prophétesse inspirée par Apollon chez Homère : elle appelle à la haute poésie. L'année suivante, un nouveau poème est introduit dans la seconde édition sous la forme d'une ode, un pur moment de grâce poétique qui a incarné pour des générations la poésie française, l'*Ode à Cassandre*,

« Mignonne, allons voir si la rose

Qui ce matin avait déclose

Sa robe de pourpre au soleil

A point perdu, cette vêprée,

Les plis de sa robe pourprée

Et son teint au vôtre pareil. »

Le poème condense en 18 octosyllabes les 21'677 vers du vieux *Roman de la Rose*, auquel il donne avec délicatesse sa résonance vécue.

Nous exposons ici une rareté bibliophilique, la première édition collective en 1567 des *Œuvres* de Ronsard, dont un professeur canadien, François Rouget, vient d'établir la provenance, la belle « librairie » des seigneurs de Villeroy à Conflans. L'exemplaire des Villeroy leur aurait été offert par Ronsard lui-même.



### 36. La Réforme : Luther

Au fond de la vitrine est affiché le fameux placard déposé par Luther en 1517 sur les portes de l'église du château de Wittenberg, dont il subsiste seulement trois exemplaires. Il présentait 95 thèses, en latin, comme il était coutume de le faire, dans la tradition de la controverse académique, pour préparer au débat. Luther y dénonçait la pratique ecclésiastique des indulgences, encouragée par le Pape pour les besoins de construction de la basilique Saint-Pierre de Rome. La piété s'y faisait mercantile : acheter des billets d'indulgences tout imprimés devenait un moyen commode pour se soustraire à une vraie repentance et abrégé d'autant le séjour dans les tourments atroces du Purgatoire. C'était de toute autre façon que ce docteur en théologie de 34 ans, professeur titulaire de la chaire d'études bibliques à l'Université de Wittenberg fondée en 1502 et fréquentée par d'éminents humanistes, concevait les rapports entre l'homme et Dieu, la question de l'au-delà et le rôle de l'Église. Le repentir intérieur comptait plus, à ses yeux, que la pénitence extérieure, sacramentelle. Le Salut ne se monnaie pas, il ne s'obtient pas même par des œuvres méritoires, mais il se reçoit. Ce ne sont pas nos bonnes œuvres qui font de nous des justes, c'est Dieu qui nous rend justes et nous fait accomplir des œuvres justes. L'homme est trop pécheur pour faire son Salut, sans la grâce divine dont il dépend et à laquelle il répond par la foi. *Solus Christus, sola gratia, sola Scriptura* : le Christ est le seul Sauveur, la Grâce seule fait le salut, l'Écriture sainte est la seule norme de l'Église. Refusant de se rétracter, mis au ban de l'Empire, Luther trouva refuge auprès de son puissant protecteur, le prince Électeur de Saxe, Frédéric le Sage. « L'affaire Luther » venait de commencer, qui allait donner naissance à des Églises séparées de Rome. Le programme de la Réforme se propagea grâce à l'imprimerie.

Luther a rempli le XVI<sup>e</sup> siècle allemand de sa puissante personnalité. Sa traduction de la Bible est un chef-d'œuvre de la langue allemande. Une prose nouvelle, une poésie nouvelle, un théâtre nouveau datent de lui. Goethe a dit de lui : « Luther fut un génie, et de quelle trempe ! ». « Nous ne savons pas tout ce que nous devons à Luther et à la Réforme. Ils nous ont affranchis des entraves d'une conception bornée. » A l'autre bout de la chaîne, *L'Édit de Nantes* de 1599, une acquisition récente de la Fondation, marqua la fin de la série des huit guerres de religion qui s'enchaînèrent de 1562 à 1593. En 1593, Henri IV se convertissait.



### 37. L'humanisme, Erasme et Montaigne

L'humanisme des XIV<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècles fut un mouvement qui assignait à l'homme, image de Dieu, une place centrale et qui valorisait tout ce qui avait trait à l'activité artistique et scientifique. Pic de la Mirandole, à Florence, écrivait en 1486 un *Discours sur la dignité de l'homme*. La Réforme religieuse du XVI<sup>e</sup> siècle mit au contraire l'accent sur la nature pécheresse et non pas divine de l'homme. Mais les deux mouvements, rompant avec les sommes scolastiques médiévales, eurent en commun de revenir aux sources, aux œuvres antiques païennes et chrétiennes, à la lecture de la Bible dans le texte original au lieu de se fier à la Vulgate attribuée à Jérôme. Un tel parti philologique et scientifique remettait inévitablement en cause l'autorité et les enseignements de l'Église. Il est notable que pour sa traduction en allemand du Nouveau Testament, le fameux *Septembertestament* paru en 1522, illustré par 21 gravures sur bois attribuées à Lucas Cranach l'Ancien, Luther se soit servi de la version originale grecque, assortie de sa traduction latine, que venait de publier en 1516, chez Froben à Bâle, le plus célèbre des humanistes, Erasme de Rotterdam. Cette première édition du *Nouveau Testament* en grec constitua pour longtemps le texte de référence.

Si le luthéranisme est un enfant de l'imprimé, on doit aussi à cette révolution le fait que soixante ans plus tard, à Bordeaux, la bibliothèque de Montaigne comportait plus d'un millier de livres, dont 102 subsistent avec sa signature. C'est dans ce dialogue avec ses chers Anciens vécu comme une mise en résonance de soi-même, que Montaigne conçut le projet singulier, extravagant et d'une absolue nouveauté de se faire soi-même la matière de son livre, de tenir le registre de ses pensées, de ses humeurs, de ses imaginations, de faire ainsi « l'essai », c'est-à-dire l'épreuve de soi, pour ressaisir sa propre image perdue avec la mort de l'ami si cher, Etienne de la Boétie : « Lui seul jouissait de ma vraie image et l'emporta. C'est pourquoi je me déchiffre moi-même si curieusement. » Cette phrase, ensuite supprimée, n'apparaissait que dans la 4<sup>e</sup> édition des *Essais*, en 1588, qui ajoutait un troisième livre aux deux précédents parus dans la première édition de 1580. Cette œuvre signa, pour notre modernité, l'émergence du discours personnel. « D'autant es-tu Dieu, comme tu te reconnais homme », ainsi se conclut, sur une traduction de Plutarque par Amyot, le dernier chapitre des *Essais*, à la page 496 ici exposée.



### 38. Goethe et les traditions orientales

La section des traditions orientales, persane, indienne, chinoise et japonaise, est placée sous l'égide de Goethe. Sur la paroi du fond, on peut voir une page autographe de son *Divan occidental-oriental*, rédigée en 1815. Goethe avait 65 ans quand il s'éprit de Marianne von Willemer, la jeune femme de son ami banquier. Inspiré par les marronniers du parc de Heidelberg, où séjournèrent les Willemer, il composa pour son *Livre de Souleika* le poème *An vollen Büschelzweigen...* « Sur ces rameaux épanouis, Bien-aimée, jette un regard... ». Il avait découvert, dans la traduction de Hammer-Purgstall, la poésie sublime de Hâfez, le plus grand des poètes lyriques persans, au XIV<sup>e</sup> siècle. La poésie, à ses yeux, était un bien commun des peuples : « L'Orient a passé la Méditerranée et a pénétré chez nous avec gloire. Il faut aimer et connaître Hâfez pour entendre Calderón. »

Deux vitrines sont réservées à de somptueux manuscrits persans sur papier oriental, allant du XIII<sup>e</sup> au XVII<sup>e</sup> siècle, en provenance des régions de Chiraz, un haut lieu de la calligraphie, de Boukhara ou d'Hérat. Les grands poètes persans y sont présentés en alternance : **Roumi**, au XIII<sup>e</sup> siècle, au temps de l'invasion mongole, venu du Khorassan, dans l'actuel Afghanistan, la terre des mystiques et des philosophes, révérendé dans le monde de l'Islam comme « notre Maître », *Mawlânâ*, en arabe. Son *Masnavî*, somme mystique de 25 630 « couplets rimés spirituels », reste lue et méditée depuis huit siècles en Iran. **Hâfez** de Chiraz, poète du Prince, au XIV<sup>e</sup> siècle, et son *Divan*, ou recueil de poèmes, **Djâmî**, le dernier en date, à la cour d'Hérat, au XV<sup>e</sup> siècle, pendant la brillante époque artistique et scientifique de la civilisation timouride, issue de Tamerlan, celle de l'Islam irano-mongol.

Un très beau manuscrit de 1500, en calligraphie *naskhi*, une cursive arrondie, contient le *Golestan* ou le *Jardin des Roses* que composa, en 1258, **Saadi** de Chiraz, le plus grand moraliste de l'Iran ancien. Il y traitait de la conduite des rois et des derviches, de la modération des désirs, des avantages du silence, de la jeunesse et de l'amour, des atteintes de l'âge, de l'éducation et de la vie en société. On peut lire à l'entrée des Nations Unies à New York ces vers : « D'une seule essence est la race humaine. / Un seul membre est-il touché, / tous les autres le ressentent. / Indifférent à la misère des autres, / tu ne mérites pas le nom d'homme. »



### 39. Le soufisme

Le soufisme est un courant mystique apparu au VIII<sup>e</sup> siècle qui a profondément imprégné la pensée musulmane, formant à côté de la théologie rationnelle (*kâlam*) et de la philosophie inspirée d'Aristote (*falsafa*), l'une des composantes intellectuelles et spirituelles de l'Islam. Entre le XII<sup>e</sup> et le XV<sup>e</sup> siècle, se formèrent les confréries de fakirs ou derviches indépendants. Les « fous de Dieu » saisis de frénésie « frappaient du pied et agitaient les mains par folie », anéantis par amour, indifférents au bien comme au mal, entrés dans la voie du dénuement, de l'oubli, du mutisme, de la surdité, de l'évanouissement. La folie d'amour, celle des amants en ce monde, comme *Majnûn et Leïla*, leur Tristan et Yseut, celle des mystiques vêtus d'un froc de laine (*sûf*, d'où vient leur nom de *soufis*), se compare à l'ombre qui rêve de l'union impossible avec le soleil, ou aux papillons désireux de s'unir avec la bougie : le premier s'en approcha et revint la décrire. Mais qu'en savait-il ? Le second toucha la flamme de ses ailes. Le troisième, ivre d'amour, alla se perdre en elle et s'embrasa comme le feu. « Tant que tu n'ignoreras pas ton corps et ton âme, connaîtras-tu jamais l'objet de ton amour ? »

Farîd-ud-Dîn **Attar**, né dans le Khorassan au XII<sup>e</sup> siècle, entreprit le récit fondateur de cette initiation dans son *Colloque (ou Langage) des oiseaux*. Tous les oiseaux du monde, symboles des âmes, conduits par la huppe, cette messagère d'amour auprès de la reine de Saba, dans la tradition coranique, partirent un jour en quête du fabuleux *Simorgh* à longue queue, le symbole persan de Dieu. Trente seulement parvinrent devant la sainte face de leur Roi, après avoir traversé les sept vallées de la Recherche, de l'Amour, de la Connaissance, de l'Indépendance de l'âme, de la pure Unité, qui anéantit l'individualité pour que tout soit amour, de la Stupéfaction, de la Pauvreté et du Dénuement. Que voient au terme les pèlerins dans ce soleil du *Simorgh* dont nous ne sommes que l'ombre ? Le reflet d'eux-mêmes. « Le soleil de ma majesté, révéla le *Simorgh*, est un miroir », ce miroir est le cœur. « Celui qui vient s'y voit dedans, il y voit son âme et son corps, il s'y voit tout entier. Anéantissez-vous donc en moi, afin de vous retrouver vous-mêmes en moi. » Alors « l'ombre se perdit dans le soleil, et voilà tout. »

Le manuscrit date du XVIII<sup>e</sup> en écriture *nastaliq* (une cursive persane), illustré par 19 enluminures, or et couleurs. La page montre ici la Huppe et le Simorgh.

## 40. Le Coran

Le *Coran* occupe une place éminente dans la collection de Martin Bodmer qui possède un manuscrit complet, unique, du Coran, daté du X<sup>e</sup> siècle, en caractères coufiques, ainsi nommés d'après *al-Cofa*, en Irak, d'où ils proviendraient. Une page plus ancienne encore, du VIII ou IX<sup>e</sup> siècle, date à laquelle se développe cette écriture, est ici exposée contre la paroi du fond. On distingue deux groupes de calligraphies arabes, les écritures coufiques, anguleuses, et les écritures cursives, ou *nashki*, plus arrondies. Martin Bodmer avait également acquis un manuscrit arabe en écriture *nashki* avec le nom d'Allah en coufique, sur papier de calligraphie et sous forme de rouleau, en provenance de Turquie. Il s'agit d'extraits du *Coran* commençant à la sourate 26. Le rouleau avec son étui métallique dans lequel il était transporté lors des campagnes militaires, avait appartenu à Soliman le Magnifique, le Législateur pour les Turcs, qui régna de 1520 à 1566 sur un immense empire allant du Maghreb à l'Irak.

Parmi d'autres trésors est exposée une pièce exceptionnelle, un Coran persan du XVI<sup>e</sup> siècle, provenant de Chiraz, en écriture *nashki*, sur fond d'or, richement enluminé, parfaitement conservé, avec sa reliure d'époque, reconnaissable à son rabat, en cuir incrusté. Le *Coran*, en arabe « récitation à voix haute », est la version écrite des paroles divines révélées au Prophète, appelé Mohammed, « le Loué ». Selon la tradition, la décision de la collecte fut prise juste après la mort du Prophète en 11 de l'Hégire, 632 de l'ère commune, au temps du premier calife Abû Bakr, et la version officielle vit le jour entre 644 et 656 sous le troisième calife, Uthmân.

Également remarquable, ce manuscrit persan, daté de 1559, à Boukhara, des *Cent Sentences d'Ali*, recueil de proverbes et de vers attribués au célèbre quatrième calife, gendre et cousin de Mahomet, dont la légitimité au titre de guide des croyants divise les musulmans en deux grands courants, les sunnites et les chiites. Le manuscrit illustré de miniatures au crayon rehaussé d'or, est en *nastaliq*, mais la titulature est en arabe, dans l'écriture commune, le *nashki*. Relevons cette maxime : *akram al-nassab / housn al-adab*, « la meilleure des parentés, c'est une bonne éducation ». Pour les Bédouins, les relations de parenté, *nassab*, sont l'essentiel, Ali tente de les en faire sortir, *adab*, c'est la culture, c'est la beauté d'une éducation.

## 41. Le bouddhisme

En juillet 1976, l'actuel Dalai-Lama, alors âgé d'une quarantaine d'années, vint à la Fondation Martin Bodmer, accompagné par le Chef du Protocole de l'État de Genève, pour s'incliner devant un document exceptionnel, le *Mahâyâna Sutra* d'Amitayus, le « grand discours du Bouddha de la Vie infinie », dont les réincarnations constituaient la lignée des Dalai-Lamas. Ce document date du début du IX<sup>e</sup> siècle, à la grande époque de l'Empire tibétain. Il est écrit en tibétain par un scribe chinois qui l'a signé. Découvert en 1907 par Pelliot dans les grottes de Dunhuang, ce rouleau est composé de trois feuilles de deux pages chacune, collées entre elles, puis mises au XX<sup>e</sup> siècle sur un support en papier de soie chinois.

*Amitayus*, couronné, paré de la robe princière, muni du vase contenant l'élixir d'immortalité, était l'autre nom du *Bouddha Amitâbha* de la Lumière infinie, à l'habit monastique, le Bouddha rouge qui veille sur l'Ouest, là où se trouve le Paradis de la Terre Pure, si important dans le bouddhisme japonais.

Le bouddhisme tibétain, introduit dans ce pays au VIII<sup>e</sup> siècle, relevait d'une tradition développée depuis le IV<sup>e</sup> siècle dans des *Tantras* ou livres enseignant une voie directe pour atteindre à l'état d'Éveil au cours d'une vie, grâce aux pratiques d'ascèse et de méditation du *yoga*, introduites dans la Loi bouddhique dans le but de gagner le contrôle du corps et de l'esprit. Cette tradition prolongeait l'enseignement d'une école fondée au II<sup>e</sup> siècle, dite du Grand Véhicule, *Mahâyâna*, qui représentait une nouvelle vague, religieuse, du bouddhisme et qui conquiert par la Route de la Soie le Turkestan, la Chine, le Tibet, puis la Corée et le Japon. L'accent portait désormais sur la Compassion, l'accompagnement des autres sur le chemin de la délivrance, grâce à la multiplication, dans la pluralité infinie des mondes, de bouddhas et de *bodhisattvas*, des « êtres d'éveil », des saints destinés à l'éveil, à leurs côtés.

Sur la structure centrale, une stèle en pierre du X<sup>e</sup> siècle représentant le Bouddha entouré de deux *bodhisattvas*, témoigne du passage de cette religion de l'Inde vers la Chine, où l'art bouddhique commença à prendre racine et dont l'apogée se situe entre le VI<sup>e</sup> et le IX<sup>e</sup> siècle. C'est sous la dynastie des Song au siècle suivant que les traits du Bouddha s'adoucissent en un léger sourire et qu'on le voit vêtu d'une longue robe flottante comme sur la stèle Bodmer.



## 42. Vie et Représentations du Bouddha

Dans la pensée religieuse de l'Inde, les quatre recueils d'hymnes du *Veda* (de la racine VID « connaître ») forment la Révélation, vers 1500-1000 avant notre ère : le rite et le mythe nous apprennent que du sacrifice de l'Homme cosmique primordial (*Purusha*), de son dépècement, est né l'univers et sont sorties les quatre classes sociales qui structurent la société hindoue : prêtres (brâhmanes), rois guerriers (*kshatriya*), paysans et marchands, serviteurs. Un autre groupe de textes, les *Upanishad*, complétèrent, entre le VI<sup>e</sup> et le III<sup>e</sup> siècle avant notre ère, la Révélation, en invitant à suivre la voie du renoncement, de la vie ascétique en forêt, pour chercher la délivrance définitive. Mais qui avait droit au salut ? Survinrent alors, au VI<sup>e</sup>-V<sup>e</sup> siècle avant notre ère, deux grands réformateurs, Mahâvîra (« le grand héros »), le *Jina* (« Vainqueur ») fondateur du jaïnisme dont un Gandhi fut l'héritier, et Siddhârtha Gotama, le *Buddha* (« l'Eveillé »), qui provoqua un schisme en faisant du salut l'affaire de chacun, sans autre sacerdoce ni sacrifices. On reprenait l'idée du vieil ascétisme hindou : la vie est une souffrance entre existences passées et futures, le suicide n'empêche pas la renaissance, le désir est illusion, il faut tuer par le renoncement le désir de vivre, car la vieillesse et la mort ont pour cause la naissance. Mais les tourments ascétiques n'étaient plus nécessaires, comme l'image sur la structure centrale un *kakemono* zen peint à l'encre, montrant le Bouddha redescendu 12 ans plus tard de sa retraite en montagne, car il suffit de réduire au minimum ce qui nous attache à la vie. La charité pour les hommes et les animaux traduit ce renoncement à l'égoïsme. La délivrance est donc un des fruits de l'amour. Atteindre le *nirvâna* qui est l'« extinction » (de VÂ « souffler » et *nir-* privatif), c'est échapper au monde des phénomènes, à l'impermanence qui fonde le flux sans fin ni commencement des existences (*samsara*).

Le bouddhisme se répandit vers l'Est jusqu'au Japon. *La vie du Bouddha Shakyamuni* est ici racontée et illustrée dans un manuscrit japonais de la fin du XVI<sup>e</sup> siècle. La peinture sur deux pages représente l'entrée du Bouddha âgé de 80 ans dans l'ultime repos, le *paranirvana*, entouré de ses disciples, tandis que les animaux sont venus le pleurer, dans l'ordre où ils se succèdent en douze années dans le calendrier asiatique et que sa mère revenue en hâte du paradis de la terre pure où elle réside a lancé un sac de médicaments qui reste accroché à une branche d'arbre au centre de l'image.

### 43. L'Inde, le brahmanisme

L'hindouisme est tout ensemble une religion, une philosophie et une manière de vivre, qui se fonde sur plusieurs livres sacrés au long de plus de trois millénaires, avec pour seul but de se libérer du cycle des renaissances. Car nos sens sont des maîtres d'erreur et d'illusion. Il n'y a en vérité qu'un grand tout indivisible, l'Absolu impersonnel ou *Brahman*, l'essence divine qui pénètre toute chose, d'où tout est issu et à laquelle tout retourne. Ses manifestations infinies sont autant de jeux qui renvoient le monde extérieur à sa vanité et à son peu de réalité. Pour atteindre la délivrance, l'homme peut suivre plusieurs voies, celle de la connaissance, celle des actes (*karma*), celle de la maîtrise physique et mentale (*yoga*) ou celle de la dévotion (*bhakti*).

Au déclin du Bouddhisme en Inde au V<sup>e</sup> siècle, succéda une renaissance de la vieille littérature brahmanique, tandis que s'ouvrait la grande période de construction des temples. Une nouvelle série de textes religieux, les *Purâna* ou « récits d'Antiquité », fit reflourir les croyances védiques, et développa une masse de récits légendaires et mythologiques à visée religieuse et morale où prévalait la dévotion à trois divinités, *Brahmâ*, *Vishnu* et *Shiva* représentant les trois aspects de la Puissance divine : la création, la conservation et la destruction du monde. Les courants sectaires privilégièrent alors à leur gré l'un ou l'autre de ces dieux.

Un exemple en est ici un fascinant manuscrit sanscrit sur papier, datant du XVIII<sup>e</sup> siècle, dont l'écriture, très belle, s'appelle la *devanagari*, littéralement l'« écriture des dieux, issue de la ville. » Le texte est celui du *Nandipurâna*, le récit promulgué par *Nandi*, le taureau « qui apporte la joie ». Aux temps anciens, le taureau blanc était le Seigneur de la Joie, et la joie, c'est-à-dire la musique et la danse, était la force primordiale de la création. *Nandi* servit de monture à *Shiva*, et *Shiva* dansant devint le symbole du mouvement perpétuel de l'univers. Il est la force qui garde en mouvement le cycle de destruction et de création, brisant toutes les formes, libérant l'énergie nécessaire à une nouvelle croissance. On le vénère sous la forme du *lingam* ou phallus arrondi reposant sur un *yonî*, l'organe féminin à l'origine du monde.



#### 44. La Bhagavad Gita

Vers la fin du III<sup>e</sup> avant notre ère, en Inde, la société brahmanique décida de réagir pour répondre au défi du bouddhisme qui s'était imposé après la conversion du roi Açoka, le Constantin de la nouvelle religion. C'est alors que fut composée, dans un milieu de brâhmanes bien déterminés, une épopée monumentale, en 18 chapitres formés de 90 000 strophes de 4 vers, le *Mahâbhârata* (« le grand récit des Bhârata »), très vite considéré comme un cinquième *veda*, qui inaugurerait une religion d'amour et de dévotion (*bhakti*) à l'égard de *Krishna*, neuvième incarnation (ou « avatar ») de *Vishnu*, le dieu qui protège et conserve le monde, dans la triade divine qu'il forme avec *Shiva* et *Brahmâ*.

La grande guerre met en scène un désordre social aux résonances cosmiques où s'affrontent pour la royauté deux lignées parentes (comme Étéocle et Polynice dans Thèbes), les *Pândava* et les *Kaurava*. La bataille de fin du monde dure 14 jours dans une plaine au Nord de l'actuelle Dehli. À l'aube du premier jour, *Arjuna*, modèle du roi idéal, hésite et s'interroge en voyant son oncle, son maître d'armes, son frère et ses cousins dans le camp ennemi. Mais son cocher n'est autre que Krishna, qui lui délivre son enseignement : il s'agit d'une guerre sacrificielle, car le *dharma* ou Loi qui soutient l'univers, affaibli, est en jeu. Fais ce que tu dois faire, accomplis l'acte (*karman*), fût-il le plus sanglant, mais fais-le dans la discipline du *yoga*, détaché de tout désir, sans y attacher d'intérêt, ni en attendre de profit. Car le renoncement n'est pas le non-agir, l'acte prescrit, qui est nécessaire au monde, doit être accompli, mais le faire en étant détaché de toute crainte et de tout désir donne un accès personnel à l'Absolu qui détruit la souffrance, « soi-même résidant en tous les êtres, tous les êtres résidant en lui ». Agir sans rien espérer, telle est la voie du *yoga*. S'offrant à l'adoration (*bhakti*) du véritable *yogin*, le « Bienheureux Seigneur » (*Bhagavad*) dont c'est « le chant » (*Gîtâ*) se dévoile ainsi à Arjuna :

« O fils de Kuntî, dans l'eau je suis la saveur, je suis l'éclat dans la lune et le soleil, la syllabe OM dans tous les Veda, les sons dans l'éther, la virilité chez les hommes, le parfum dans la terre, la splendeur ardente dans le feu. La vie dans tous les êtres, je la suis et je suis l'austérité chez les ascètes » (chant VII, 8-9).

#### 45. Murasaki Shikibu

La vitrine japonaise contient des œuvres d'un très grand prix, comme ce *Dit du Genji* de Murasaki Shikibu, une dame de la cour de Kyoto, qui vécut à la fin du 10<sup>ème</sup> siècle et qui composa ce long récit en 1008. Le manuscrit japonais sur papier contient des dessins qui reproduisent les éventails et les paravents japonais et dont la tradition est antérieure à ce manuscrit du XVIII<sup>e</sup> siècle, comme le montre une illustration semblable réalisée par l'école de Tosa au 16<sup>e</sup> siècle.

Le *Genji* est un prince né d'une favorite impériale qui de ce fait ne peut prétendre au trône mais doit rester un vassal sans lignée. En voici l'histoire : l'empereur avait préféré à l'épouse principale une dame d'atour de rang moins élevé qui finit par mourir quand son enfant avait trois ans. L'empereur, inconsolable, prit pour deuxième épouse une princesse qui ressemblait étonnamment à la morte. C'est d'elle la « dame du Clos aux glycines », devenue la nouvelle impératrice, sa belle-mère à peine plus âgée que lui même, que le Genji s'éprend d'un impossible amour dont va naître pour une seule nuit coupable, un enfant, censé être le fils de l'empereur. Le héros, toujours livré à « l'émotion poignante des choses », contrairement au bouddhisme, doit pour survivre, cacher cet amour et l'identité de leur enfant. Pour finir, c'est d'une enfant qui est la nièce de l'impératrice, qu'il va faire l'amour de sa vie, « la dame Murasaki », appelée elle aussi à mourir. Murasaki était le nom d'une plante d'où provient la teinture de la pourpre impériale

Le *Genji monogatari*, l'un des chefs-d'œuvre de la littérature universelle, est réputé le plus précieux de tous les trésors du Japon.



## 46. Le théâtre Nô

Sur la base de la vitrine sont disposés plusieurs fascicules d'un recueil en dix volumes du *Kôetsu-bon Yôkyoku Jû-ban*, la première édition imprimée de pièces de *Nô*, en 1610, à Kyôto, sur les presses de Koetsu Honnami, calligraphe, peintre, maître dans l'art de la poterie, de la laque et de la cérémonie du thé, qui a fabriqué lui-même les caractères et le papier. Ce sont les plus beaux exemplaires d'impression du Japon ancien.

La culture japonaise connut son siècle d'or, entre la fin du XIV<sup>e</sup>, quand le *shôgun* Yoshimitsu, devenu le maître du Japon, se retira en 1397 dans le sublime Pavillon d'Or au nord de Kyôto, et la fin du XV<sup>e</sup>, où son petit-fils, Yoshimasa fit de même en 1483 à l'est de la ville dans son Pavillon d'Argent. *Shôgun* et grands seigneurs se firent les mécènes d'artistes géniaux issus pour la plupart de milieux humbles. Du théâtre *nô* à l'art des jardins *zen*, de la cérémonie du thé à l'art des fleurs (*ikebana*), toute une esthétique du dépouillement donna le jour à une brillante civilisation qui contrastait avec une époque de ravages traversée par les révoltes rurales et les terribles guerres féodales. En 1378, le jeune Yoshimitsu installait sa cour dans son « palais des fleurs », situé dans le quartier Muromachi. Il y fit venir un acteur extraordinaire, Kan-ami, qui pouvait jouer aussi bien le rôle d'un vieillard, d'un spectre ou d'une femme. Il avait inauguré un nouveau théâtre mêlant la musique et le rythme, à la recherche d'une « esthétique du mystère » (le *yûgen*) frappant l'imaginaire du public. Son fils, Zeami, jeune et beau, avait tous les dons, imbattable au jeu de balle, bon poète, merveilleux acteur. Le *shôgun* fit de lui son favori. Zeami enrichit le répertoire, perfectionna la mise en scène, créant d'intenses situations dramatiques. C'est lui l'inventeur du *nô* où apparaissent les spectres pendant les songes. L'action se noue dans le rêve d'un personnage, faisant basculer le spectateur dans un univers onirique où communiquent notre monde et l'autre.

Dans le *nô* tout est stylisé, tout est symbole. Le protagoniste, le *shite*, porte un masque, plus petit que la taille réelle, où se représente la personnalité qu'il va incarner en quittant la sienne propre. Acteur dans la première partie de la pièce, il devient danseur dans la seconde, somptueusement vêtu, et « la fleur » ou le style qui captive l'audience naît du jeu combiné du chant et de la danse. Et l'admirable *Genjikyô* fait réapparaître, dansante, Murasaki Shikibu, la grande dame.



## 47. Confucius

En 1687, un jésuite, Philippe Couplet, livrait la toute première et remarquable traduction en langue latine de la « science chinoise » du premier des « philosophes » chinois que nous appelons Confucius, accompagnée de sa vie entre 551 et 479 avant notre ère, ainsi que d'une monumentale table chronologique de la monarchie chinoise depuis l'année 2952 avant J.-C. jusqu'en 1683 après. L'ouvrage eut du succès. Il fut traduit en français l'année suivante, puis en anglais en 1691.

La gravure représente l'image traditionnelle de Confucius. À gauche et à droite de la bibliothèque impériale où se tient le sage, sont inscrits les noms des dix traités constitutifs de la pensée confucéenne, dont les *Entretiens*, *Lunyu*, ces conversations à bâtons rompus entre le Maître et le Disciple.

Tout autour ont été disposées des impressions xylographiques chinoises de traités confucéens.

Présentée comme l'œuvre d'un « philosophe », la pensée pratique des *Entretiens* sera une source d'inspiration pour d'autres philosophes, ceux des Lumières. La pensée de Confucius est, en effet, centrée sur le sens de l'humain et du lien social. Être un homme, cela s'apprend. Notre nature est perfectible et cette humanité qui nous définit en propre est une réalité qui avant tout se construit. Mais c'est aussi une expérience de vie qui suppose l'échange avec autrui, une manière de faire sa place à l'autre en sachant se mettre à sa place : « ce qu'on ne désire pas pour soi, ne pas le faire à autrui. » Cette recherche de la modération ouvre la voie d'un juste milieu. Alors affleure ce que le sage appelle de ses vœux, le *ren*, la qualité humaine. Le caractère chinois de ce mot est composé du radical « homme » et du signe « deux » : l'homme ne devient humain que dans sa relation à autrui. Le *ren* traduit le souci des uns pour les autres du fait qu'ils vivent ensemble et le rite, *li*, l'autre mot-clef de cette pensée, donne forme extérieure et beauté sensible à cette conscience et ce respect de l'autre. Ce qu'illustre exemplairement la piété filiale, pierre d'angle et modèle du lien social. Où Confucius rejoint le pieux Énée de Virgile.



## 48. Livres xylographiques

L'imprimerie fut, sous les Song, une invention chinoise : entre 900 et 960, Pi Cheng avait déjà inventé les caractères mobiles, mais avec des milliers de caractères, le procédé coûtait trop cher. On préféra la xylographie, du mot *xylos*, le bois. Un premier artiste écrit au pinceau un texte sur un papier de riz préalablement réglé, on colle la feuille inversée sur une planche de poirier, que le graveur évide pour laisser en haut relief les caractères. On imprime en plaçant d'un côté la planche enduite d'encre, de l'autre, des feuilles calées sous une barre de bois, qu'on retourne vers l'arrière pour les appliquer sur la planche une à une à l'aide d'un tampon. On laisse retomber et sécher la feuille par une fente ménagée entre la barre et la planche. Ingénieux, simple et efficace ! La feuille, imprimée d'un seul côté, forme, une fois pliée, deux pages dans le livre. Les techniques rapides et bon marché de reproduction de l'écrit se développèrent, tandis que se multipliaient Ecoles et Académies. Les planches étaient stockées et réutilisées, pour une production quasi industrielle d'encyclopédies. Autre avantage : dès le début, elles permirent l'illustration. La perfection typographique alors atteinte est restée en usage.

Sur l'une des pages exposées, on découvre un diagramme composé d'un carré inscrit dans un cercle, tous deux constitués de 64 hexagrammes combinant des traits interrompus et des traits continus construits selon un codage binaire. Les signes, conçus comme les images de ce qui se passe dans le ciel et sur la terre, se succèdent selon le principe d'une transformation incessante de l'un dans l'autre. Ils signifient des états changeants. Ce qui compte, en effet, dans cette pensée, n'est pas, comme en Occident, l'essence des choses, mais le passage, le mouvement des choses en transformation, selon la dualité du *yin* et du *yang*, issue de l'Un du tout indivisible, le *Taichi*, le « grand faite » de l'édifice, dans un incessant retournement d'une chose en son contraire, à partir de quoi se déploie la réalité multiple.

Ce dispositif appartient au plus fameux livre de la sagesse chinoise, le *Yi-king* ou *Livre des Mutations*, qui avait été, autour de notre ère, sous les Han, intégré au corpus des *Cinq Classiques* confucéens. La conquête bouddhique était ensuite venue, mais, à partir du X<sup>e</sup> siècle, commença avec les Song la reconquête confucéenne, fondée sur la conviction qu'il n'existe qu'un seul *Tao* ou chemin, ce « fil unique qui relie le tout » selon Confucius. « Un *yin*, un *yang*, tel est le *Tao* ».



## 49. Le Dongui Bogam

Le *Dongui Bogam*, ou « le Miroir précieux de la médecine orientale » est un ouvrage colossal en 25 volumes, qui a été compilé sur l'ordre de Seonjo, XIV<sup>e</sup> roi de Corée de la dynastie Joseon et publié en 1613 sous le règne de son successeur. Son auteur, le médecin de la cour Heo Jun, entouré de collaborateurs, y consacra de nombreuses années à partir de 1596, pendant la période très troublée où le Japon mena sans succès une campagne d'invasion en Corée.

Heo Jun ne se contenta pas de rassembler les enseignements de la médecine chinoise traditionnelle des Song, des Yuan et des Ming, il remontait aussi aux sources de la tradition médicale coréenne, cherchant à identifier des thérapies basées sur les plantes médicinales de son pays. On y trouve aussi une forte influence taoïste et une approche pratique de la médecine. Durant la dynastie Joseon, la Corée est fortement influencée par la Chine des Ming, dont elle utilise le calendrier. Le texte est écrit en langue chinoise qui était la langue scientifique de l'Asie à cette époque, comme le latin pour l'Europe, mais il garde les noms populaires coréens des plantes médicinales en *Hangul*, le syllabaire inventé à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle pour transcrire la langue coréenne.

L'ouvrage conservé à la *Bodmeriana*, étudié par Philippe Neeser, est une impression xylographique qui se révèle être une seconde édition en 1634. Il comprend quatre volumes de descriptions cliniques, quatre de chirurgie, dix de sujets variés, qui incluent les maladies infectieuses, les maladies parasitaires, les tumeurs malignes, les maladies vénériennes, les blessures, les empoisonnements, etc., un consacré à l'obstétrique, un autre à la pédiatrie, trois de pharmacologie, le 25<sup>e</sup> et dernier traite de l'acupuncture et de la moxibustion qui agit par la chaleur.

L'influence du *Dongui Bogam* sur la pratique médicale au Japon et en Chine fut considérable. En termes de médecine préventive et de santé publique, il constitua un système de soins sans précédent jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle. La première édition chinoise vit le jour en 1763 sous le règne de l'empereur Ts'ien-long, une seconde en 1890. Le *Dongui Bogam* a été inscrit en 2009 sur la liste des *Memories of the World* de l'Unesco.



## 50. Calligraphie sur jade

Sur du jade a été calligraphié un poème qui fut composé par le grand empereur mandchou du XVIII<sup>e</sup> siècle, Ts'ien-long, un souverain comparable à notre Roi-Soleil. Il fut célèbre au siècle des Lumières grâce à la publication à Paris en 1770 de son *Éloge de la ville de Moukden*, son lieu d'origine, dans la traduction qu'en donna le père missionnaire Amiot. Il chassa les jésuites de Chine et Voltaire en parla abondamment dans ses *Lettres chinoises*. Son empire connut une longue période de paix civile et de prospérité. Calligraphe accompli, il a très probablement écrit ce huitain de sa main.

Un poème chinois ne décrit pas une seule scène, mais articule deux parties : Sa Majesté s'est rendue sur le P'an-chan, une montagne connue, située à une journée à l'Est de Pékin, qui était un lieu d'excursion et un centre religieux bouddhique. De cette hauteur, le Fils du Ciel découvre la plaine, il a la vision de l'abondance que son règne apporte à ses sujets et au monde entier. Satisfait, il revient sur lui-même et sur son art dont la tranquillité du lieu a permis l'éclosion. Le poème décrit la prospérité due à sa sagesse, laquelle est liée à son lieu de résidence sur cette montagne, la « Villa du séjour tranquille ».

Le professeur Jean-François Billeter traduit ainsi le poème :

« En ce milieu du printemps les effluves féconds sont descendus sur les champs

De sorte que les laboureurs vont connaître l'abondance cette année.

Il a suffi que Nous passions quelques nuits ici pour que la plaine verdisse

Et qu'entre les sentiers qui montent à l'assaut de la montagne se multiplient les torrents.

Et déjà deux mots – séjour et tranquillité –

Ont produit, sous Notre pinceau, la réunion de toutes ces splendeurs.

De ces hauteurs, au murmure des sources, Nous voyons de loin la capitale

Tout en goûtant l'ombre profonde des pins. »